

LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

N° 7. — JUILLET 1903.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 7

Notions sur la destinée de l'âme après la mort, par Ed. Grimard.....	385
Jeanne d'Arc et la médiumnité à travers l'histoire, compte-rendu de la Conférence de M. L. Denis, par Léopold Dauvil.....	393
Vieilles notes (<i>suite</i>), par Léopold Dauvil.....	401
Catalepsie et extase musicale (illustré), par Em. Magnin.....	409
A propos d'Anna Rothe, par Claire Galichen.....	419
Lettre de Mme Rufina Noeggerath à propos d'Anna Rothe.....	427
Etudes philosophiques, par le Prof. Moutonnier.....	428
L'inspiration, par J. de Kronhelm.....	433
Conférence du Féminisme spiritualiste et de l'Education de la croyance, par Mme O. de Bezobrazow.....	436
The Society for psychical research.....	441
Human personality, par Fréd. Myers.....	443
A travers l'indivisible, par M. de Komar, par J. Béra.....	447
Le coup d'état serbe, prédit par une voyante à Londres.....	448

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-postes, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 44 premières années, 1858 à 1901, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (8 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 45^e année, 1902, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix : 2 fr. 50* par volume. Prix spécial pour la collection entière



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46^e ANNÉE.

N^o 7.

1^{er} JUILLET 1903.

NOTIONS

SUR LA DESTINÉE DE L'ÂME APRÈS LA MORT

SELON LA DOCTRINE THÉOSOPHIQUE

Une chose dont on ne se doute guère, à coup sûr, c'est que la vie que mènent les habitants des régions moyennes de l'Astral ne diffère pas sensiblement — toujours d'après la doctrine que nous résumons rapidement — de celle que nous menons ici-bas, avec cette réserve, toutefois, que les Astraliens étant dépourvus de leur ancien corps physique ne sont soumis à aucun des besoins que comporte cet organisme matériel.

Autre particularité non moins singulière, c'est que les objets composés de

certain éléments de nature physique changent totalement d'aspect, alors qu'ils sont perçus par les sens spéciaux des habitants de l'Astral, si bien que telle forme, tel corps de notre terre demeurerait pour eux totalement invisibles.

En revanche, c'est d'une faculté de vision particulièrement complexe qu'ils sont doués, en ce sens qu'ils ne voient pas seulement comme nous, un seul aspect des choses, mais plusieurs simultanément. C'est ainsi que toutes les particules intérieures d'un corps solide sont aussi parfaitement perçues par eux, que le sont celles qui en constituent sa surface. Telle est la caractéristique générale de la vision des Astraliens que l'on a parfois appelée « vision de la quatrième dimension. »

A cette faculté visuelle, s'ajoute cette autre particularité, que les êtres qui en sont doués perçoivent des substances qui, bien qu'entièrement matérielles, sont absolument invisibles pour nous. Telles, par exemple, que les particules de l'atmosphère, les émanations physiques diverses qu'exhalent sans cesse tous les êtres vivants et de plus, enfin, les multiples catégories d'un ordre de matières tout autrement subtiles, appelées dans leur ensemble « matière éthérée ».

Si l'on ajoute que toute créature ayant vie, quels que soient les éléments semi-fluides et semi-matériels dont elle est composée, leur paraît entourée d'une atmosphère astrale qui lui est propre (appelée *Aura*) et qui l'enveloppe d'une sorte de brouillard lumineux de forme ovoïde, l'on pourra se faire une idée quelque peu approximative de ces entités étranges dont nous nous contentons, sans plus de détails, d'indiquer la physionomie générale et superficielle.

Fort diverses sont les sensations qu'elles éprouvent dans les différentes strates de leur monde complexe, et qui correspondent à la constitution plus ou moins éthérée ou matérielle des êtres flottant dans son atmosphère.

Quelques-unes de ces strates sont sinistres, et c'est dans un sentiment d'horrible conviction, que ceux qui y descendent, entraînés par le poids de leur matérialité, pourraient répéter ce passage d'un manuscrit égyptien écrit, il y a plus de quatre mille ans, par un Voyant qui, en esprit, avait visité ce terrifiant séjour : « Dans quel lieu suis-je donc venu ? Point d'eau, point d'air, si profond qu'il n'y a pas de fond, noir comme la nuit la plus ténébreuse et où l'on erre sans espoir. »

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces ténèbres, entièrement « subjectives » et en quelque sorte imaginaires, ne procèdent que de l'entité elle-même. Tout s'opère dans l'intérieur de l'être, dans cet abîme lumineux ou sombre que l'on appelle la conscience humaine et où se passent tant de drames invisibles.

C'est ainsi, qu'avec une irrésistible obstination, tout coupable renouvelle

à ses propres yeux les scènes au milieu desquelles furent commis ses forfaits. L'assassin, exécuté en expiation du sang qu'il a versé, continue à voir et à revoir la perpétration du meurtre, répétant sans répit ni relâche son acte diabolique, puis repassant, sans cesse, par toutes les terreurs de son arrestation suivies de l'angoisse inhérente au fait de son exécution elle-même.

C'est ainsi, encore, que l'homme qui s'est lâchement suicidé dans l'espoir d'échapper aux suites pouvant résulter de tel acte criminel, répète automatiquement tous les préparatifs de sa mort, renouvelant avec une persistance macabre et les péripéties de son suicide et les affres de son agonie.

C'est ainsi, enfin, que les misérables, coupables d'avoir martyrisé un enfant, se voient indéfiniment poursuivis par les récriminations de leur innocente victime qui, pâle et terrible, leur jette à la face, ou son sang répandu, ou le spectacle incessant de son long supplice accompagné de malédictions et d'objurgations menaçantes.

Le caractère repoussant de cette région est largement accru par ce fait qu'à chaque caractère s'adapte une forme extérieure qui lui est adéquate, en sorte que c'est de corps hideux que se revêtent les âmes grossières qu'enflèvent des appétits brutaux, que brûlent des haines féroces ou d'inextinguibles désirs de vengeance. — Pandémonium sinistre dont la population se recrute parmi les plus vils rebuts d'une humanité dévoyée. Et c'est cet enfer là que l'homme se crée lui-même..... comme tous les autres enfers, du reste, quels qu'ils soient et dans quelques milieux qu'ils se réalisent.

Oui, les autres, car il y en a de toutes sortes et tous proportionnels aux diverses culpabilités. Il est bien entendu que le royaume infernal du mythologique fantoche qu'on appelle Satan doit être relégué dans le garde-meubles où gisent toutes les superstitions, toutes les extravagances auxquelles s'est tant de fois livrée la pauvre cervelle humaine détraquée. Mais en dehors de cet « étang ardent de feu et de soufre » où, selon les vieux clichés, brûlent et brûleront éternellement d'impardonnables damnés, il y a d'autres enfers invisibles, immatériels, qui n'en sont pas moins réels pour cela, puisque c'est là que doivent s'épurer les âmes, se redresser les consciences et se spiritualiser les matérialités réfractaires. — Toutefois, ajoutons en toute hâte que ces enfers ne sont pas éternels.

Si ce sont les hommes qui les ont créés dans leur pleine et entière liberté, ce sont aussi les hommes qui, par leurs progrès moraux et leur désir de revoir la lumière, les ferment à tout jamais, lorsqu'a sonné pour eux l'heure de la libération. Est-il besoin de dire que c'est dans la catégorie de ces lieux d'expiations « temporaires » qu'il faut ranger les purgatoires de l'Astral que nous venons de décrire en quelques mots.

Quittons ces lieux sombres et montons un peu plus haut... Plus haut,

soit, mais si peu! — Dans quel monde singulier venons-nous de pénétrer?

L'on dirait que nous sommes redescendus sur notre globe, et encore dans l'un de ses milieux les plus déplorablement vulgaires. Ce ne sont, autour de nous, que bavardages ineptes, que préoccupations mesquines, que trivialités naïves qu'essaient de pimenter quelques médisances timides, renforcées, de ci de là, par quelques venimeuses calomnies. Ne vous ai-je pas dit combien l'Astral ressemble parfois à notre pauvre petit monde terraque. Aussi combien nombreuses sont les personnalités qui, dans cette classe d'êtres médiocres, font leur stage astral dans les conditions de désœuvrement et d'inconscience où ils ont vécu sur la terre, ne sachant utiliser ni leur temps, ni leurs forces, ni profiter des conseils et de l'exemple des êtres plus intelligents qui les entourent... Fuyons donc, au plus tôt, et d'un coup d'aile gagnons une strate plus élevée.

En voici une, préférable à coup sûr, à en juger, de prime abord, par les horizons lumineux qui s'ouvrent devant nous.

C'est bien par l'épithète d'*astral*, c'est-à-dire étoilé, que l'on peut caractériser ce plan incontestablement supérieur. Ne soyons donc pas surpris d'y trouver la curieuse représentation de tous les « ciels matérialisés » qui jouent un rôle si important dans les religions populaires des divers peuples d'ici-bas.

Voici les « chasses célestes » des Peaux-Rouges, le Walhalla des Scandinaves, le paradis des Mahométans et enfin, et surtout, la « Jérusalem céleste » des chrétiens, étincelante de tout le clinquant d'or, d'argent et de pierreries dont la parent les âmes dévotes qu'exalte leur enfantine imagination.

Oui, nous sommes ici dans le paradis des dévots, des adorateurs de la « lettre qui tue » se nourrissant exclusivement de l'écorce indigeste dont s'entourent les « Livres saints » de toutes les églises. Aussi sachant utiliser, non sans un certain art, la plasticité de la matière astrale, nos dévots ne cessent-ils de bâtir et de rebâtir, sans repos ni trêve, toutes les constructions fantastiques que tant de fois ils ont ébauchées sur la terre. C'est ici que s'étale le champ de floraison des croyances religieuses les plus bizarres, les plus invraisemblables; ici que pullulent — tout comme en Amérique — d'innombrables sectes rivales dont chacune d'elles intolérante, autoritaire, affirme sans sourciller que chez elle seule, et nulle part ailleurs, résident et se perpétuent les intangibles vérités; ici, encore, que s'agitent des légions de philanthropes non moins stériles que tracassiers qui, n'ayant d'autres soucis que l'application de leurs petits systèmes, s'imposent, pontifient et anathématisent, à l'occasion, tous les récalcitrants qui leur résistent. Réussissent-ils? Pas toujours; mais ils se consolent de leurs échecs de là-haut, par les petits succès qu'ils obtiennent parmi les terriens naïfs qu'ils hypnotisent par l'intermédiaire de quelques médiums dociles, tâchant ainsi de glisser

leur doigt — doigt astral, invisible, mais astucieux — dans nos affaires humaines qu'ils dirigent, redressent, organisent... puis désorganisent et disloquent le plus communément.

Plus haut encore, la scène change, embellit, devient radieuse. Nous voici dans une matière subtile, au milieu d'âmes évoluées, se disposant à rejeter loin d'elles leur enveloppe astrale, usée par les progrès de leur évolution. Mettant en action les facultés plastiques que possèdent leurs pensées, leurs volontés, leur imagination surtout, elles se sont fabriquées — le mot n'a rien d'exagéré — un monde phénoménal conforme à leurs désirs, à leurs aspirations les plus hautes. Aussi sont-ce de véritables lieux de délices, au dire des Voyants, qu'offre aux voyageurs fortunés qui les visitent, le spectacle enchanteur de leurs forêts, de leurs montagnes neigeuses, de leurs lacs aux flots d'azur, de leurs jardins et de leurs cités magnifiques.

Merveilles imaginaires, dira-t-on peut-être.

Qu'importe, si l'imaginaire s'objective en réalité.

Les théosophes ne qualifient-ils pas de « rêve » le monde qui nous entoure, monde d'illusions qui s'envolent et de bonheurs si déplorablement éphémères ?

C'est là, que sont groupés ceux que nous appelons les intellectuels, hommes et femmes — mais les sexes ne comptent plus guère en Astral. Intelligents, ils le sont tous, à coup sûr, mais d'une façon quelque peu étroite, spécialisée, dogmatique.

Ils étaient pour la plupart matérialistes convaincus et pratiquants sur la terre, toutefois, éprouvant dans l'Astral quelques difficultés à soutenir leur doctrine qui se lézarde si aisément, au sein d'une matière fluide où l'esprit prédomine, ils n'insistent pas, biaisent à l'occasion, s'abstiennent de conclure... n'en persistant pas moins, pour sauver les apparences et conserver leur dignité, à poursuivre leurs études suivant les anciennes méthodes.

Combien de savants y a-t-il dans ce monde évolué, presque psychique, qui pendant de longues années, des siècles parfois, vivent dans une véritable bibliothèque astrale, acharnés au travail qu'enfièvre leur âpre désir d'apprendre et parcourant avec passion tous les ouvrages qui traitent de leurs sujets de prédilection, curieux insatiables, et en somme, parfaitement heureux.

Politiciens, hommes d'état, hommes de science séjournent également au sein de ces régions extraordinaires. Lentement ils se dégagent de leur enveloppe temporaire qui se désagrège ; mais tout vibrants encore des souvenirs que leur a laissés notre monde, où, quelques-uns d'entre eux ont parfois joué un rôle considérable, ils s'efforcent de réaliser, là haut, tels ou tels de leurs projets auxquels la mort les a prématurément arrachés.

Quoi qu'il en soit de ces regrets, il arrive une heure, pour tous ces exilés

de la terre, où se brisent successivement les entraves qui les rattachaient à leur passé. Et lorsque leur cadavre, ou *coque astrale*, ainsi qu'on l'appelle parfois, a parcouru le cycle de sa vie transitoire, elle flotte à la dérive quelque temps encore, à travers les espaces, répétant faiblement et comme automatiquement les vibrations accoutumées, puis finit par se dissoudre, restituant ses matériaux à l'océan des germes en expectative. Qu'importe, après tout, que disparaisse la coque vide..... alors que l'homme intérieur, la monade éternelle poursuivant son ascension séculaire, s'élève en des régions sublimes où nous la retrouverons plus tard? (Annie Besant).

L'on peut juger, par la variété des stations qui remplissent les strates de l'Astral, du nombre considérable d'êtres que l'on y rencontre, et qui ne sont pas moins différents les uns des autres que ne le sont les localités qu'ils habitent. Nous avons parlé des trépassés dont se compose naturellement l'immense majorité de cette population étrange; mais outre les décédés, il y a aussi des vivants, des vivants de notre terre, parmi lesquels figurent les Maîtres ou Adeptes dont il a été question, et qui, avec leurs disciples qu'ils guident, ont la faculté d'envoyer leur corps astral dans telles régions du monde spirituel qu'il leur plaît de visiter. Il faut y joindre les psychiques, les sensitifs plus ou moins développés qui peuvent se dédoubler aussi, sans compter des hommes ordinaires comme vous et moi qui, pendant les rêves d'un profond sommeil, sont aptes à visiter « astralement » diverses régions extra terrestres — série déjà longue à laquelle, si nous voulions tout dire, nous pourrions adjoindre d'autres créatures élémentaires et de nature mystérieuse qui, à divers titres, peuplent toutes les régions visibles et invisibles de notre grandiose Univers où palpite l'éternelle Vie, à tous les degrés d'évolution et d'intensité... Mais passons, sans insister davantage.

La durée de la vie sur le plan astral, nous l'avons dit, varie considérablement. Certaines entités élevées n'y passent que quelques jours, parfois que quelques heures, tandis que beaucoup d'autres dont la dématérialisation est lente, difficile, y demeurent des années, voire même des siècles. Il ne faut pas oublier que l'*Ego* spirituel a pour désir et tendance d'échapper au plus tôt à son corps astral, de même que celui-ci s'est hâté de se débarrasser, à l'heure de la mort, du corps physique et de son double éthéré. Le séjour de l'âme épurée sera donc très court en Astral, car ce n'est que dans un monde supérieur qu'elle peut évoluer en toute liberté. Ajoutons que c'est dans un état de rêveuse et exquise somnolence que l'âme attend le plein sommeil pendant lequel ses principes supérieurs se dégagent eux-mêmes de leur première chrysalide, pour entrer dans les délices du paradis vraiment spirituel.

Il est facile d'inférer, d'après tout ce qui précède, que l'idée, poétique si l'on veut, mais naïve à coup sûr, de la « mort qui nivelle tout » est une simple absurdité née d'une complète ignorance des choses.

Est-il vraiment admissible que la perte du corps physique puisse exercer la moindre influence sur le caractère ou l'intelligence de l'être qui, par suite de la plus naturelle des lois, passe de ce monde sur un monde voisin ? Aussi, faut-il être bien persuadé qu'il existe, parmi ceux que nous appelons les morts, une aussi grande variété d'intelligences que parmi ceux qui vivent encore sur la terre.

Les enseignements religieux de l'Eglise ont été, pendant des siècles, si déplorablement erronés, qu'il en est résulté une ignorance complète des conditions au milieu desquelles s'effectue le simple entr'acte qui sépare la vie présente de celle du lendemain. Aussi, qu'arrive-t-il ? c'est que les dévôts, même les plus intelligents, sont à ce point déconcertés lorsqu'ils recouvrent leur conscience dès leur réveil dans le monde astral, qu'ils se refusent à croire à l'évidence du fait indéniable qu'ils sont passés, du monde des vivants terrestres, dans les régions où recommence pour eux une vie de nouvelle nature.

Et si, à ces incertitudes poignantes, s'ajoutent les terreurs que leur inspire la perspective d'un châtement d'éternelle durée, tout au moins possible, sinon absolument certain..... quel désarroi dans ces âmes affolées qui, jusqu'au dernier soupir, ont frémi sur le seuil du grand « Peut-être » comme l'appelait Montaigne. C'est même après la mort que se prolongent les affres de cette agonie morale, qui ne cesse que lorsque le décédé s'est enfin libéré à la lumière d'un monde nouveau de la fatale influence qu'exerce sur tant de gens l'odieux blasphème qu'on appelle les peines éternelles, et qu'il arrive à comprendre que la terre n'est pas gouvernée par le caprice de je ne sais quel faux dieu, plus démoniaque que divin, qui se repaîtrait des angoisses humaines, mais bien par la patiente, juste et bienveillante Loi des évolutions progressives.

Terminons ce chapitre par quelques considérations supplémentaires.

Pendant le temps de sa captivité sur le plan astral, l'*Ego* spirituel peut, dans certaines conditions spéciales, se mettre en communication avec les habitants de la terre ; mais c'est presque toujours à son détriment, nous assure-t-on, étant donné que ce retour vers le bas monde peut retarder son ascension vers les régions supérieures. Un grand nombre de phénomènes spirites sont dus à ces manifestations posthumes obtenues par l'intermédiaire d'êtres humains incarnés, appelés *médiums* qui, grâce à leur constitution psychique, sont aptes à fournir à l'entité désincarnée la matière fluide nécessaire à son action sur le plan terrestre.

C'est dans ces conditions que se réalise, parfois, le désir qu'ont certains décédés d'entrer en communication avec nous, soit qu'ils tiennent à adresser quelques paroles consolantes à ceux qu'ils ont laissés derrière eux, soit à leur envoyer telle indication d'importance capitale (enseignements concer-

nant la perte d'un objet de valeur, un testament égaré, un témoignage indispensable à la justification d'un innocent faussement accusé etc.) cas tout spéciaux où il vaut certainement mieux qu'ils soient mis en mesure de se libérer de cette préoccupation douloureuse.

Ajoutons ici, non sans regret, une note lugubre, mais qu'il ne nous paraît guère possible de passer sous silence. « La vie astrale, dit le profond philosophe indou J. C. Chatterji, peut être prolongée au delà de sa durée normale, mais par des procédés non moins répréhensibles que désastreux. Les énergies passionnelles de tels habitants de ce monde étrange peuvent être stimulées et nourries, soit par certains médiums plus ou moins inconscients, soit par des êtres vicieux poursuivis par d'abominables obsessions. Les statisticiens ont constaté que dans les pays où existe la peine capitale, les crimes, bien loin de diminuer, suivent une progression effrayante. La raison en est simple. Une chose incontestable, c'est que le couteau de l'échafaud *ne tue pas le criminel*. Son corps disparaît, mais son âme subsiste associée à son double éthérique qui demeure dans les plus basses régions de l'astral, avec toutes ses passions surexcitées. Et combien ce nouvel être est plus dangereux que n'était le criminel vivant, alors que libéré des entraves de son corps physique, il peut se transporter d'un lieu à un autre, hantant, obsédant et poussant au crime tels autres criminels prédisposés dont il fait ses complices, en leur insufflant, dans sa rage contagieuse, ses haines implacables et sa soif de vengeance. Si bien qu'exterminer des assassins, ce n'est faire rien d'autre, en somme, que d'augmenter la criminalité. »

C'est à un ordre de phénomènes analogues que se rattachent certains autres cas, assez rares, mais d'autant plus saisissants, où les désincarnés peuvent rendre visible et même palpable leur enveloppe astrale qui, par attraction magnétique, se procure une certaine quantité de molécules matérielles plus denses empruntées, soit au médium entransé, soit aux assistants capables de les fournir. — C'est ce qu'on appelle le phénomène de *matérialisation*, tel que celui qu'a rendu si célèbre la longue et prodigieuse incarnation de Katie King.

Quand le corps astral n'a pas été *artificiellement vitalisé*, pour un certain temps, par de semblables emprunts, il se désagrège, nous l'avons dit plus haut, sous l'influence de forces appelées symboliquement le « feu du purgatoire » et quand la dispersion de ses éléments est complète, quand l'âme supérieure a rejeté, tour à tour, le corps physique, son double éthérique avec sa vitalité et enfin le corps astral ou âme animale, c'est alors que l'*Ego* individuel, conservant l'empreinte de toutes les activités acquises se souvient, s'endort dans un rêve ineffable que teintent les lueurs d'une nouvelle aurore, puis se réveille au grand soleil des régions éthérées.

Tel est le Plan astral, ce Kama Loka sur lequel les théosophes nous ont

donné tant de détails bien extraordinaires, à la vérité, mais qui paraissent vraisemblables et de conception adéquate au plan divin de la création. Ne devait-il pas en être ainsi, dans notre Univers si merveilleusement ordonné, en ce qui concerne la survivance de l'âme et son ascension graduelle vers les sommets de la Vie?

Remarquons que ce Plan astral résume logiquement l'enfer éternel et le purgatoire des catholiques : enfer, dans ses régions basses ; lieu d'épuration, dans ses régions moyennes ; demi paradis, enfin, dans ses hautes strates qui confinent de près au Paradis spirituel.

Et maintenant, montons au ciel.

(A suivre).

ED. GRIMARD.

Jeanne d'Arc

ET LA MÉDIUMNITÉ A TRAVERS L'HISTOIRE

Compte rendu de la Conférence faite par M. LÉON DENIS à la Salle des Agriculteurs, rue d'Athènes, le 31 mai, à Paris.

Il eut fallu pour donner une idée parfaite de cette belle conférence une plume aussi éloquente que la parole de M. Léon Denis, mais je compte sur le charme sous lequel je suis encore pour ne point trop l'affaiblir.

Le Comité des Etudes psychiques était représenté par MM. le général Fix et Delanne, et présidé par le Dr Moutin qui, après quelques mots élogieux pour le conférencier, lui donna la parole.

M. Léon Denis n'est pas seulement l'écrivain charmant que nous aimons, il est un orateur très justement qualifié de charmeur.

Il débute par féliciter la Société des Etudes Psychiques d'avoir pris l'initiative de ces conférences, il dit que le moment est venu de provoquer un mouvement d'opinion, une action spiritualiste indépendante qui, en s'étendant de proche en proche et d'année en année, oblige les grandes institutions de notre pays à tenir compte des enseignements qui découlent des faits spirites constatés et renouvelés depuis cinquante ans.

La vie de Jeanne d'Arc est précisément une de celles qui prouvent le mieux l'intervention des puissances invisibles dans le domaine de l'histoire et qui confirme la réalité des phénomènes de la médiumnité dans tous les temps, dans tous les milieux.

L'orateur rappelle les principaux faits et les épisodes les plus émouvants de cette existence aussi courte que noblement remplie de l'héroïne lorraine.

Compatriote de celle dont je retracerai la vie à grands traits, M. Léon Denis a suivi pas à pas sur le sol de France la bergère inspirée, depuis Domrémy où elle naquit en 1412, jusqu'à la place du Vieux Marché de Rouen où elle fut brûlée vive en 1431, à peine âgée de vingt ans.

Ce pieux pèlerinage, l'orateur nous l'a fait accomplir avec lui, et c'est en laissant tomber une larme que nous avons assisté aux derniers moments de la plus glorieuse fille de France, et que nous l'avons entendue exhaler son ultime sanglot, en prononçant le nom de Jésus, accompagné de paroles de pardon. Moi aussi, je suis allé deux fois visiter avec un recueillement patriotique la petite maison de Jeanne à Domrémy, et puisse le souvenir que j'en ai gardé m'inspirer, durant cette rédaction d'une conférence si pleine d'inspiration.

Fille de modestes laboureurs, Jeanne mena une enfance humble, n'ayant jamais appris à lire ni à écrire. Elle était ignorante, a dit son confesseur, au point de savoir tout juste son *Pater*. La piété que sa mère lui avait inculquée lui fut d'une aide puissante pour supporter les tortures physiques et morales dont la cruauté humaine l'abreuva sans pitié. Assise sous un chêne à l'endroit duquel s'élève maintenant un calvaire, Jeanne surveillant le troupeau paternel, filait et priait; un jour qu'elle s'était endormie, elle fut réveillée par une voix qui lui disait : « Jeanne, songe à ta patrie, lève-toi, pars la délivrer des Anglais. » La petite bergère crut avoir rêvé, mais ce phénomène se renouvela plus de vingt fois alors que la voyante était éveillée. Elle aimait bien son pays, la jeune Lorraine, et comprenait qu'elle avait un devoir à accomplir. Elle entendait venir jusqu'à elle à Domrémy les bruits et les échos de cette longue guerre qui devait durer cent ans, et la vallée de la Meuse était le passage où elle voyait souvent des hommes d'armes aller et revenir. Elle détestait les Anglais, qui avaient traversé la mer pour venir jusqu'au cœur de la France qu'ils pillaient, dévastaient et voulaient couvrir et conquérir. Âme ardente, elle savait « en quelle grande pitié était tombé le beau royaume de France ». Mais elle n'osait confier à autrui le secret de ces voix célestes qu'elle entendait toujours, et qu'elle attribuait à sainte Catherine, à sainte Marguerite et à l'Archange saint Michel.

Quoi de surprenant, dit le conférencier qu'avec les superstitions du moyen âge, cette enfant ne pût discerner les esprits qui s'emparaient de son âme innocente et ignorante, et qu'elle les attribuât aux Saints dont on lui parlait à l'église.

Se confiant enfin à deux hommes d'armes, Jean de Metz et Bertrand de Poulangy, qui s'offrirent pour l'accompagner, Jeanne quitta Domrémy le 23 février 1429, et ce petit groupe plein de cœur et de courage se mit en route pour aller à Chinon, c'est-à-dire à plus de 150 lieues des Vosges.

De ce long voyage à cheval, l'orateur a fait un tableau touchant; que de fatigues, que de dangers, que de difficultés n'eurent pas à surmonter la courageuse Jeanne et ses compagnons dévoués ! A cette époque la France était presque ruinée, dévastée; les champs incultes s'étendaient au loin à perte de vue, la famine régnait un peu partout, les Anglais, avec leurs alliés les Bourguignons, « mettant les villes et les villages à sac, à feu et à sang. »

La situation semblait donc désespérée; Orléans, le dernier boulevard de la royauté, luttait à outrance sous le commandement de Raoul de Gaucourt contre l'armée anglaise dirigée par le fameux général anglais Talbot.

Jeanne enfin arrivée à Chinon demanda à voir le dauphin, qui ne consentit à recevoir celle qui se disait envoyée par Dieu qu'après qu'elle aurait été examinée par des gens d'Eglise. Elle s'y prêta de bonne grâce et les convainquit tous, par une finesse d'esprit inimaginable chez une paysanne de 18 ans, et sut déjouer les pièges qui lui furent tendus. Le roi, plus confiant, donna l'ordre d'amener la jeune fille qui prétendait lui rendre le royaume paternel, mais pour éprouver une dernière fois la véracité de ses paroles, il fit entrer un grand nombre d'officiers dans la salle du trône, fit monter un jeune seigneur sur le siège royal et, vêtu simplement, se mêla parmi ses vassaux.

Introduite dans la vaste pièce, Jeanne, nullement déconcertée, promena son innocent regard de tous les côtés, cherchant le roi, et l'ayant reconnu, alla droit à lui, s'agenouilla en baisant sa tunique et lui dit : « Gentil dauphin, je vous reconnais tel vous étiez dans mes songes. Dieu m'envoie vers vous, usez de moi et je vous aiderai à débouter les Anglais de votre royaume, » Charles, ému et convaincu, la releva en lui répondant : « Je l'écouterai ».

Puis il pria l'un des officiers de lui donner son épée pour qu'elle la ceignît à l'instant. — « Non, dit Jeanne, l'épée que je dois tirer du fourreau pour combattre vos ennemis dort derrière l'autel de Sainte-Catherine », où elle fut effectivement trouvée. Peu de jours après, Jeanne d'Arc se présentait à la tête d'une petite armée en vue d'Orléans, où depuis six mois l'héroïque garnison, de plus en plus faible, résistait à l'armée des Anglais. Le roi Henri VI d'Angleterre avait en Talbot un général réputé terrible et invincible, lequel avait entouré Orléans d'ouvrages imprenables par une armée de secours... s'il s'en fût présenté une assez osée pour le combattre.

Et voilà qu'une femme, une jeune fille, lui envoyait Xaintrailles en parlementaire pour le sommer de laisser le champ libre, afin de permettre au Roi de France d'entrer dans sa ville d'Orléans. Talbot, apprenant qu'une femme était à la tête de l'armée de secours, montra un grand courroux et fit répondre qu'il ne céderait jamais devant une jupe.

Jusqu'à l'arrivée de Jeanne, rappelle M. Léon Denis, la panique causée par les Anglais était telle que dix de ceux-ci suffisaient à battre 100 Français. Mais après l'arrivée de Jeanne, le courage fut tellement rallumé qu'on vit maintes fois une poignée de soldats mettre 100 Anglais en déroute.

J'aurais voulu passer rapidement sur les faits historiques de la Pucelle. Mais l'orateur nous communique un enthousiasme tel que je me sens attaché aux pas de la guerrière avec un sentiment d'amour.

Jeanne était si entièrement entrée dans son rôle de général en prenant les éperons, la cotte de mailles, le casque et l'épée, qu'elle en acquit en peu de jours toutes les qualités, toute l'énergie, tout le savoir, au point, disent les chroniques, d'émerveiller l'armée française et de causer l'effroi parmi les ennemis. Aussitôt qu'elle eut pris contact avec les soldats de Talbot, elle se porta sur tous les points, courant sus aux Anglais, les harcelant, rendant la confiance aux soldats qu'elle poussait à la mêlée en s'y jetant elle-même, son

oriflamme dans sa main droite, tenant de la gauche les rênes du petit cheval que Dunois avait choisi et manié pour elle. La victoire abandonna les Anglais et vint promptement planer au-dessus de notre armée. Aussi, le 29 avril 1429 Talbot battait-il en retraite, permettant à la garnison d'Orléans déjà ravitaillée par les soins de Jeanne, d'ouvrir ses portes à la vaillante Lorraine, laquelle entra la première dans la vieille cité, au grand enthousiasme des habitants qui criaient : « Vive Jeanne, Vive le Roi... »

Un soldat ayant crié « Vive cette pucelle qui délivre Orléans ! » le nom de la *Pucelle d'Orléans* fut consacré par l'histoire.

En général habile et ferme, Jeanne réunit tous les chefs de l'armée auxquels elle donna des instructions pour transformer les compagnies et y faire rentrer la discipline. Les Anglais ayant tenté un retour offensif, trouvèrent une troupe exercée et prête, et le 8 mai Jeanne les tailla en pièces et les poursuivit avec une vigueur telle, qu'en moins d'une semaine elle les atteignit et les écrasa sur tous les points : à Jargeau, à Meung, à Beaugency et surtout à Patay, où Talbot fut blessé, fait prisonnier, et apprit ce jour-là à ses dépens quel vaillant cœur peut battre sous un corsage de femme.

Après avoir délivré Orléans, Jeanne rappela au roi le second point de sa mission qui était de le conduire à Reims et de l'y faire sacrer. Il est pénible, nous dit le conférencier, d'avouer que les succès de Jeanne d'Arc ne tardèrent pas à jeter un ferment de jalousie dans l'âme de ceux qui lui avaient promis obéissance, et l'on doit déplorer qu'un vaillant comme La Tremoille se soit laissé aller à l'envie. Il essaya en plusieurs occasions de contrecarrer ses ordres, mais ne put arrêter les succès de ce général féminin qui n'avait pas vingt ans, et qui fit en peu de semaines capituler Troyes, Châlons et Reims, que les alliés anglais et bourguignons avaient juré de ne point rendre au roi de France.

Le lendemain même de sa reddition, Reims ouvrait sa cathédrale brillamment illuminée au jeune Charles VII, qu'un successeur de saint Remy allait sacrer roi de France.

Jeanne, debout près du souverain tenait son étendard qui avait, disait-elle, « *droit à l'honneur, ayant été à la peine.* »

Achevons rapidement la courte et glorieuse épopée de la grande héroïne dans la crainte d'amoindrir la belle conférence de M. Léon Denis, par un compte rendu fastidieux. Nous retrouvons Jeanne à peine remise de la blessure reçue à l'assaut de la Porte-Saint-Honoré, sous les murs de Paris. Trahie devant Compiègne où, malgré les ordres du roi, elle était accourue, dans l'intention de la délivrer, et pour combattre de sa haine et de son épée ceux qu'elle appelait les infâmes Bourguignons, elle fut faite prisonnière devant le pont-levis d'une porte qu'on refusa d'ouvrir devant elle, et fut prise par les Bourguignons. Le comte de Luxembourg, leur chef, céda ignominieusement à la prière des Anglais de leur vendre Jeanne contre 10.000 livres en or, somme énorme pour l'époque où le royaume était tant appauvri. Déjà pratiques, les Anglais du moyen âge, afin de se procurer cette

somme, levèrent un impôt lourd de menaces sur toute la Normandie, et ce fut ainsi, affirme l'orateur, que l'or français servit aux Anglais à acheter la libératrice d'Orléans.

Dans un langage élevé, appuyé de savantes citations prises aux Archives, M. Léon Denis a fait repasser à l'esprit de ses auditeurs toutes les scènes du plus atroce procès que des hommes aient osé dresser contre une femme. Il nous montre Jeanne enfermée durant cinq longs mois dans la prison de Rouen, où elle subit un martyre de tous les instants, surtout de la part des gardiens qui ne la quittaient ni jour ni nuit, et qui l'abreuvaient d'insultes que leur nature grossière était capable d'inventer, jusqu'à mettre à l'épreuve la pureté de ce corps de vierge. Jeanne sut leur résister, assurant à ces hommes barbares mais superstitieux, que des témoins visibles d'elle seule sauraient bien la protéger.

De ces gens grossiers, la douce Lorraine ne pouvait attendre que des outrages. Mais que penser de ses juges, que dire du vice Inquisiteur conseiller suprême, comment qualifier cet évêque de Beauvais que je voudrais flageller encore plus que n'a cru devoir le faire l'orateur? Cet homme d'Eglise avait promis la mort de Jeanne; il fit plus, il jura de la flétrir, afin de mériter la récompense qu'il convoitait, l'archevêché de Rouen.

Très habile, Pierre Cauchon fit demander par le Tribunal d'appliquer la torture à Jeanne d'Arc, afin qu'elle avouât que les voix qu'elle prétendait entendre n'étaient autres que celle du démon, à qui elle avait promis son âme s'il la rendait glorieuse en battant les Anglais. Mais il se donna le mérite de combattre le Tribunal, lui assurant avec fourberie que par la douceur et la persuasion, l'Eglise amènerait la sorcière à faire l'aveu de son crime — et que si elle refusait, ce serait contraindre l'Eglise à la punir. Cet homme avait apprécié le caractère ferme, viril de sa prisonnière; il savait qu'elle n'avait rien à avouer, puisqu'elle disait toute la vérité.

Un homme, dont le nom rouge de sang ne doit pas être omis dans ce procès inique, et qui restera attaché au souvenir de Jeanne, est celui de l'implacable Bedford qui avait juré de venger la défaite de Talbot.

L'interrogatoire dura près de deux mois, en des séances rapprochées et répétées, fatigantes pour la prévenue qu'on voulait lasser et affaiblir par le cachot et les privations.

A l'une de ces séances du tribunal, un juge apitoyé demanda à la pauvre fille défaillante: « Depuis quand n'avez-vous point mangé? » — « Depuis hier midi », répondit-elle; or, il était 3 heures du soir, il y avait 27 heures qu'elle n'avait pris qu'un peu d'eau.

Il faut lire les pièces du procès de condamnation, dit l'auteur, pour avoir une idée de l'astuce, de la fourberie cruelle de ses juges. L'interrogatoire révèle des questions captieuses auxquelles, dit Quicherat, dans un ouvrage complet des Procès de Jeanne, un jurisconsulte ou un théologien eût été embarrassé de répondre, mais que Jeanne, visiblement inspirée par des esprits supérieurs, traitait avec un sang-froid, un esprit fin, une intelligence

qui confondaient ses juges. — « Vous croyez-vous en état de grâce ? », lui demanda l'un des évêques qui avaient accepté de la juger... croyant l'embarrasser et la troubler. « Si je n'y suis, que Dieu m'y mette, et si j'y suis, qu'il m'y tienne », répondit Jeanne. Comme on lui faisait un crime de vouloir conserver ses vêtements d'homme : « Les gardiens qui m'ont été donnés répliqua-t-elle, m'insultent chaque jour sous ces habits. Que ne feraient-ils point si je consentais à reprendre ceux de mon sexe ! »

Avec les épreuves cruelles, incessantes, l'esprit de la pauvre enfant s'abaissait nécessairement, son tempérament s'enervait, et un soir, elle céda à un moment de faiblesse, prévu par ses juges. Le 23 mai 1431, conduite au cimetière Saint-Ouen, et pressée en face de ce tableau lugubre par les lâches oburgations de ceux qui l'entouraient, Jeanne signa d'une croix le procès-verbal d'abjuration mis sous ses yeux, mais qui n'était pas celui qu'on lui avait lu. Le lendemain, elle se rétractait, affirmant que ses voix lui avaient reproché sa faiblesse, et qu'elle aimait mieux mourir que de maintenir sa rétractation. Néanmoins cette innocente victime fut condamnée comme relapse et sorcière à être brûlée vive. Et le 30 mai, huit jours après, elle quittait son cachot pour aller jusqu'à la place du Vieux Marché de Rouen où, de la charrette qui l'avait amenée

Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer

suivant la juste expression du poète Delavigne.

En pleurant, mais sans trembler, celle qui avait fait fuir les Anglais monta sur la plateforme et, comme le bourreau, la torche à la main, s'apprêtait à enflammer les fagots, l'évêque Cauchon, le visage pâle, prenant un accent de mansuétude hypocrite, s'approcha du bûcher et demanda à la condamnée de reconnaître ses erreurs. « Dieu m'a jugé, dit-elle. Pour vous, regrettez et pleurez, car il vous jugera. » — M. Léon Denis nous a fait, avec un rare talent, assister au dernier soupir de cette vierge martyre dont, pour ma part, je n'ai compris la grandeur, la sainteté et l'héroïsme que depuis cet instant. Le roi d'Angleterre, Henri VI, fit adresser ses compliments à l'évêque de Beauvais, mais ne lui fit point accorder l'archevêché promis.

L'histoire lavera-t-elle jamais le roi Charles VII de son égoïsme, de son lâche abandon, lui qui eut dû sauver, en se mettant à la tête de son armée, celle qui donna sa vie pour lui ? Tout ce qu'il fit pour elle fut de la réhabiliter. En 1455, vingt-quatre ans après le supplice de Jeanne d'Arc commença son procès de réhabilitation.

Avec le savant et éloquent conférencier, j'indiquerai les travaux de Jules Quicherat et d'Henri Martin, à ceux qui seraient curieux de puiser des émotions dans les pièces des deux procès de la condamnation et de la réhabilitation de la Pucelle d'Orléans.

M. Léon Denis insiste particulièrement, dans la seconde partie de sa conférence, dont j'aurais voulu sténographier toutes les nobles pensées, sur l'authenticité et le caractère des phénomènes spirites qui remplissent la courte et glorieuse carrière de Jeanne.

Il cite l'opinion des critiques les plus autorisés et les témoignages des témoins de sa vie, déposant au procès de révision. Il repasse en revue les phénomènes de vision, d'audition, d'apparition, et les nombreux cas de prémonition, où Jeanne annonce à l'avance des événements à venir tous réalisés les réponses inspirées devant ses juges, dans la chambre de torture et jusque sur le bûcher. M. Léon Denis s'est attaché à faire ressortir ce qu'était réellement Jeanne, c'est-à-dire un missionnaire, un véritable Messie national, une envoyée d'en haut, un intermédiaire entre deux mondes, en un mot, un puissant médium. Et c'est pour cela qu'elle a été martyrisée, car c'est le sort de tous les envoyés d'en haut d'être martyrisés par les hommes parce qu'ils n'en sont pas compris, parce que les exemples qu'ils donnent, les vérités qu'ils répandent, sont une gêne pour les intérêts humains, une condamnation pour les passions humaines.

Et il en sera ainsi dans tous les temps, et cela existe de nos jours, les médiums de notre époque, les médiums sincères, véritables, non les simulateurs — ceux-là sont sacrilèges parce qu'ils profanent et prostituent la chose la plus sainte, la plus sacrée, parce qu'ils attirent sur leurs têtes les plus lourdes responsabilités dans l'avenir, car tout se paie, les médiums de notre temps n'ont point à redouter un sort aussi cruel que Jeanne d'Arc, mais ils n'en sont pas moins méconnus, dédaignés, bafoués, persécutés.

Mais, pour le penseur, pour le chercheur impartial dont le regard embrasse la vaste étendue de l'histoire, la médiumnité sous ses formes diverses, apparaîtra comme ce qu'il y a de plus grand et de plus respectable dans le monde.

Presque tous les grands prédestinés, les prophètes, les voyants, les messagers de vérité et d'amour, tous ceux qui ont proclamé les vérités augustes dont s'est nourri l'esprit humain, tous ceux-là ont été des médiums communiquant avec le monde invisible.

Certes il y a une diversité infinie dans la médiumnité, de même une gradation et une hiérarchie qu'on voit exister partout dans la nature, dans les êtres, dans le monde des esprits, dans l'univers entier.

C'est pourquoi l'on peut dire une chose, c'est que, à bien des points de vue, le génie est une des formes de la médiumnité; les hommes de génie sont des inspirés dans le sens transcendental et fatidique du mot, ils sont comme les intermédiaires, les messagers de la pensée supérieure. C'est par eux que Dieu s'entretient avec le monde, qu'il appelle et attire à lui l'humanité. Les œuvres du génie sont les fanaux qu'allume la divinité pour éclairer la marche de l'esprit humain.

En résulte-t-il que les hommes de génie n'étant que des instruments n'ont pas droit à notre admiration ? Telle n'est pas la pensée de l'orateur; le génie est avant tout l'acquis, l'héritage du passé. Il a fallu bien des études séculaires, une lente et douloureuse initiation, pour que se soient développés peu à peu chez ces esprits privilégiés ces aptitudes immenses et cette sensibilité profonde, qui les rendent aptes à recevoir l'influence, l'ins-

piration d'en haut, les radiations de la pensée supérieure. Dieu ne communique la lumière qu'à ceux qui l'ont cherchée longtemps, et l'ont désirée, demandée, méritée. Les grands poètes, les savants, les grands inventeurs, tous ceux qui ont agrandi le domaine de l'âme, tous ceux-là sont des envoyés, exécuteurs du plan divin dans le monde.

Toute la philosophie de l'histoire est là, et n'est-ce pas un beau spectacle, s'écrie l'orateur, que cette chaîne médianimique ininterrompue qui relie les siècles entre eux comme les feuillets d'un beau livre de vie. Quel spectacle grandiose que cette action qui ramène tous les événements, même les plus contradictoires en apparence, au plan harmonieux d'une majestueuse, d'une solennelle unité.

Nous pouvons dire que l'existence de chaque homme de génie est comme un chapitre vivant de ce livre grandiose.

Et d'abord, ce sont les grands initiés du monde antique, ceux qu'on pourrait appeler les pères de la pensée humaine, ceux qui ont vu briller l'Esprit sur l'Horeb sur le Thabor, ou qui l'ont entendu se révéler dans les sanctuaires de l'initiation sacrée. C'est Orphée, c'est Hermès, c'est Krishna, c'est Pythagore, c'est Platon, c'est Moïse, ce sont les grands prophètes hébreux, Isaïe, Ezéchiël, Daniel.

M. Léon Denis passe en revue les grands médiums de l'histoire et cite des preuves puisées dans les faits et les détails de leur existence. Il cite le Christ, Mahomet, Christophe Colomb, Le Tasse, Shakespeare, Goëthe, Descartes, et Alfred de Musset lui-même qui avouait n'écrire que sous une inspiration élevée.

Le phénomène de la médiumnité remplit les âges ; tous les grands ouvriers du progrès humain ont été inspirés par les esprits de lumière.

La médiumnité a toujours été l'inspiratrice du génie, l'éducatrice de l'humanité, l'institutrice des peuples et, par conséquent, l'intermédiaire dont Dieu se sert pour élever ou transformer le monde et, dans certains cas, comme celui de Jeanne d'Arc, pour sauver les peuples, pour tirer la France de l'abîme. Les grands esprits, en inspirant l'élite du genre humain, c'est-à-dire les hommes de génie, c'est l'humanité elle-même qui monte et grandit avec eux dans la vérité, dans la lumière et dans l'amour.

Nous vivons en des temps où cette grande loi semble oubliée, méconnue, dit M. Léon Denis. Il faut revenir à cet enseignement et à cette communion avec l'au-delà supérieur qui fut le principe de la science sacrée du passé.

Le spiritisme nous apporte cet enseignement ; depuis Allan Kardec un souffle nouveau passe sur le monde et vient ranimer les vieilles philosophies, les croyances desséchées, les pénétrer d'un esprit rénovateur.

C'est dans l'étude approfondie, dans la communion avec le Monde Invisible qu'est la grande ressource, le réservoir inépuisable de l'intelligence et de la vie, l'avenir de la pensée humaine, et cette ressource, c'est la haute médiumnité qui nous la donnera.

Apprenons donc, ajoute l'orateur achevant sa belle péroraison, à nous

rendre dignes de communiquer avec les esprits élevés qui planent au-dessus de nous, avec ceux qui veillent sur les destinées du spiritisme et nous convient à en répandre, avec leur aide, les bienfaits, les secours et les consolations à travers le monde.

Ces paroles presque textuelles soulèvent dans toute l'assemblée des auditeurs des applaudissements chaleureux et prolongés. Je fus assez heureux pour serrer la main de l'orateur avec un élan de réelle émotion et je pense qu'en lisant le compte rendu si affaibli de sa belle conférence, M. Léon Denis aura la pensée de la faire publier pour que chacun puisse la lire.

LÉOPOLD DAUVIL.

VIEILLES NOTES

XIV

Je l'ai dit et je le répète, pour qu'un cercle spirite soit homogène et bien constitué, il est nécessaire que ses membres soient unis par les liens de l'estime et de l'affection. C'est ce qui existait dans notre petit cercle qui restant discrètement fermé, satisfaisait à tous nos désirs. Nos réunions toujours régulières, étaient rarement troublées par des visites importunes, moyen sage d'assurer le bon fonctionnement des séances. Nos entretiens avec nos amis de l'au-delà étaient sérieux autant qu'attachants et instructifs, et (ce que d'autres spirites ont sûrement constaté) il n'était pas rare qu'une communication interrompue à la précédente réunion fût reprise et continuée la fois suivante, dès que nous étions assis autour du guéridon, sans que nous eussions la peine d'évoquer l'esprit qui l'avait commencée et suspendue. Parfois, celui qui avait donné la première partie se contentait de dicter : *Suite*.

— Nous nous étions donc promis de ne point admettre d'autres membres tant que nous n'aurions qu'à nous louer de nos amis invisibles et de nous-mêmes.

Cependant, un soir en arrivant à l'atelier de Podo, j'y trouvai un jeune homme de 25 à 28 ans, qui me fut présenté : « M. Lacalle, me dit le vieux peintre, c'est un spirite instruit, un frère convaincu, un médium ». Je tendis la main au nouveau venu que j'examinai. De taille moyenne, maigre de corps et de visage, son teint pâle, ses yeux brillants me frappèrent ainsi que son air sombre. Le bon docteur de Cladous nous avait déjà quittés pour toujours, ce qui nous poussa à inviter le nouveau venu à assister quand il le voudrait ou le pourrait, à nos réunions. Très silencieux, ce jeune homme apportait peu de vitalité à notre groupe, et les premières fois il refusa, quoique médium, de s'approcher du guéridon. Lui ayant demandé la cause de

cette obstination que je qualifiais de trop discrète, il me répondit : « Je craindrais d'amener chez vous des entités moins paisibles que les vôtres, et puis je veux éviter de fatiguer ici mon esprit, car j'ai à travailler cette nuit. »

Rien d'extraordinaire à ce que ce garçon eût des occupations, mais elles devaient être attirantes, car il nous quittait vers le milieu de la séance à cet instant qui est le plus intéressant, et se retirait sans bruit sur la pointe des pieds comme s'il eût craint de déranger nos esprits et de les faire fuir.

Ravel était retenu souvent à son journal; une fois il ne vint pas et Ledeski (je continuerai à nommer ainsi notre bon président), pria Lacalle de vouloir bien le remplacer. Peu d'instant après qu'il eût posé sur la petite table triangulaire ses mains pâles et maigres, aux ongles socratiques, aux phalanges noueuses, mains impressionnantes pour celui qui a l'habitude de considérer ce membre divin, le meuble se mit à se soulever, à sauter à droite et à gauche, tantôt sur deux pieds, tantôt sur un seul.

Je dirigeais presque toujours la séance. Qui est là ? demandai-je. — Au lieu de répondre, l'esprit donna sur le guéridon un formidable coup de poing. — Dites-nous qui vous êtes ; si vous ne savez pas écrire, répondez : non, en frappant un coup, oui, en frappant trois coups : deux coups voudront dire : « Peut-être ou je ne sais pas ». Enfin, si vous savez lire, quatre coups indiqueront que vous désirez l'alphabet. J'appellerai les lettres doucement et vous m'arrêterez en frappant à la lettre désignée. Vous avez compris ? — Parfaitement ? — Reprenez votre calme. Donnez-nous votre nom. — Après une minute d'hésitation et de secousses, cet esprit se décida à dicter : Laurent. — Etes-vous mort depuis longtemps ? — Très longtemps. — A quelle époque ? — L'année de la bataille de Fontenoy. — Alors en 1745, dit Ledeski, fort en histoire. Je ne sais pas. — Pourquoi n'avez-vous pas exprimé le désir de vous réincarner depuis ? — Je ne le pouvais pas. — Pour quelle raison ? — A cause de mon suicide. — Dites-nous votre histoire mon ami, nous vous conseillerons, nous soulagerons votre peine. — Alors ce pauvre esprit nous dicta ce qui suit, que nous n'avions ni le désir, ni les moyens de vérifier après plus de cent cinquante ans : « Je me nommais Laurent. Je travaillais chez un chapelier, rue Saint-Honoré, à Paris. J'avais tous les défauts, j'étais noceur, buveur, querelleur. Un jour, étant ivre, j'ai battu une fille que j'aimais pourtant beaucoup ; de chagrin, elle est allée se jeter à la Seine ; j'en ai éprouvé un chagrin si grand que deux jours après, après m'être soulé, je suis allé me f... à l'eau au même endroit. Depuis ce temps-là, je ne sais pas si je suis mort ou si je suis encore en vie, mais je ne quitte pas la berge, et j'y passe mon temps à regarder au fond du fleuve où je vois toujours mon corps. Je ne puis pas me détacher delà, et, ce qu'il y a de plus cruel, c'est que jamais on ne me donne à boire, malgré la soif qu'

me dévore. — Tout cela est-il bien vrai, Laurent? — Puisque je vous le dis, je ne suis pas un menteur. — C'est bien, nous allons prier pour vous et intercéder près de bons et bienveillants esprits, qui vont s'intéresser à vous, qui vous consoléront et vous tireront de là, si vous consentez à les y aider par votre repentir. — Je ne veux pas que vous priiez pour moi... adieu... M... !

— Après nous avoir dicté le mot sublime de Waterloo, Laurent, comme s'il était ivre, se mit à secouer la table avec une violence telle que notre médium, Mme Delfini, se leva effrayée et que la séance fut levée. — Lacalle très penaud, s'excusa en avouant que c'était lui qui nous avait amené ce mauvais esprit qui devait être un de ses « clients ! » Il en avait, paraît-il, une bande du même acabit qui le harcelaient chaque nuit, mais que grâce à ses conseils il espérait réduire et ramener à Dieu. »

Je demandai à notre nouveau frère dans quel cercle spirite on avait pu consentir à attirer de tels esprits malades ou vicieux. — Dans aucun, nous avoua ce pauvre jeune homme, c'est chez moi qu'ils viennent. — Chez vous, malheureux? — Est-ce lorsque vous êtes seul? — Oui. — Vous êtes plus imprudent que coupable, mais vous jouez votre vie. Il faut changer de maison, et ne plus vous livrer au spiritisme, si vous voulez, mon ami, conserver votre raison lucide, je vous le dis franchement. Et je fis comprendre à Lacalle que le spiritisme a des lois qu'il ne faut pas enfreindre. Le moyen âge a foi en emportant les pratiques secrètes des alchimistes, pratiques démoniaques ou réputées telles et qui ne doivent plus être de mode à présent. Les communications permises avec les esprits sont une chose sainte, et l'expérience a démontré que, pour les attirer à nous, il faut réunir des forces qui leur sont utiles pour s'approcher et se faire entendre. Il est évident que plus il y a de membres réunis et unis, moins il sera demandé à chacun de son fluide vital, et par conséquent il y aura pour chacun moins de fatigue, moins de déperdition de force.

Certains médiums écrivains, dessinateurs, musiciens, lorsqu'ils sont appelés par un esprit qui s'empare de leur personne tracent malgré eux des communications dont ils n'ont souvent nulle idée, leur main écrit ou dessine, ou transcrit la musique sans que leur cerveau collabore nullement à ce travail. Ils se fatiguent donc peu. Néanmoins, il est préférable que le médium écrivain ou le médium dessinateur se livre aux exigences des invisibles en présence de deux autres spirites au moins. Allez demander à M. Desmoulins, le poétique pastelliste des esprits de l'au-delà, ses impressions à ce sujet.

Après ces conseils, j'engageai Lacalle à voyager un peu de façon à quitter le milieu pernicieux dans lequel il s'était plongé avec une inconscience blâmable. Il me quitta pâle et attristé sans me répondre, et demeura une semaine sans venir à l'atelier de Podo.

Mais, dès qu'il reparut, il ramena avec lui Laurent qui s'imposa par la

force sans doute, éloignant les bons esprits par sa seule présence, et s'emparant du guéridon pour demander l'alphabet et nous envoyer une injure qui était le signal de la fin de la séance.

En ce temps là, nous avions parmi nos visiteurs invisibles quelques-uns de mes condisciples, Lucien J., le peintre, mort en 1879, Auguste F., celui dont j'ai conté la triste fin au début de mes vieilles notes, et Emile Person, cœur sensible, généreux, qui avait en mourant, abandonné un corps d'athlète. Il avait perdu une belle position par son penchant pour l'alcool auquel il s'était livré peu à peu au point d'avoir abrégé ses jours de moitié.

La première fois qu'il vint, amené par Lucien et Auguste, ce bon Person nous fit des aveux touchants. Il dicta que sa faiblesse devant l'absinthe l'avait conduit au tombeau d'où il avait mis plus d'une année à sortir et que par une juste punition du ciel, il avait perdu la notion du temps, et que son âme était restée longtemps comme bercée dans une demi-ivresse. Il lui semblait, disait-il, que l'alcoolisme avait été pour lui ce qu'est le suicide.

Notre rencontre l'avait consolé et, peu de mois après, tout à fait remis de son trouble, il vint nous dire que, grâce à nos conseils, de bons esprits l'avaient amené à demander sa réincarnation afin de racheter sa dernière existence, gâchée par sa fatale passion, leur promettant bien de faire de la sobriété sa principale vertu.

Si j'évoque le souvenir de Person, c'est que je n'avais jamais oublié la bonne amitié de gros chien qu'il avait eue pour moi toute sa vie, ni la force peu commune de ses muscles d'acier.

Il me vint alors à l'esprit une pensée plaisante. L'ayant appelé je lui contai tout haut l'histoire de Laurent, mauvais esprit que nous avait amené l'ignorance d'un membre du cercle et je lui demandai s'il ne pourrait pas nous en débarrasser? — Soit tranquille, me répondit Person, je me charge de l'éloigner. Et Laurent étant revenu avec ses manières bruyantes je prononçai tout haut le nom de mon ami Person. Aussitôt, fait inoui que mes amis n'ont certes pas oublié, nous perçumes par le guéridon comme le bruit d'une lutte et, quelques instants après, Emile vint nous dire qu'il avait été forcé de battre Laurent, lequel se tint pour averti, car il ne reparut plus qu'une fois pour moi trois ans après... bien loin de là, à Vittel, où j'initiais de nouveaux amis. Laurent, comme à son habitude, entra très bruyamment en communication pour me saluer et me dire qu'il avait suivi nos conseils et qu'il était bien aise de m'apprendre qu'il était plus heureux, ayant enfin quitté les bords de la Seine et retrouvé sa femme. — C'est encore à ce Person que nous dûmes la première lévitation de notre guéridon, qu'il se faisait un plaisir de nous offrir tous les soirs, jusqu'à ce qu'il vint nous apprendre son prochain retour sur la terre..., fait réel sans doute, car nous ne le revîmes plus.

Mais revenons à Lacalle : Un jour que je le rencontrai en ville je l'emmenai au parc Beaumont où je l'invitai à me raconter son histoire ; il avait passé plusieurs années à Paris chez un notaire et avait fait la connaissance de spirites dont — je n'eus pas de peine à le comprendre — le cercle était plus que médiocrement composé. Les esprits qui y étaient évoqués devaient être de nature à démontrer la véracité du dicton : « Dis-moi qui tu hantes, je saurai qui tu es. » Est-ce bien se dire spirites que de se réunir autour d'une table pour rire de futilités coupables ? Les meilleurs spirites n'ont bien souvent jamais assisté à une séance de table ni rencontré un médium, mais ils ont beaucoup lu et se sont contentés d'adopter nos belles croyances chrétiennes de fraternité et de charité et, surtout, de les pratiquer. Revenu à Pau, après une maladie assez grave, Lacalle avait rapporté de la capitale toute une collection d'ouvrages de sciences occultes, découverte dans les casiers des marchands de vieux bouquins des quais de la Seine, livres de magie plus ou moins noire, qu'il dévora et étudia en essayant de mettre en pratique des conseils pernicioeux pour un esprit sain et bien équilibré, mortels pour celui de ce jeune homme au cerveau faible. Lacalle s'enfermait tous les soirs et, à l'aide d'une certaine puissance de médiumnité résultant de sa propre suggestion, il évoquait de pauvres esprits dans le style de Laurent qui lui dictaient ou lui faisaient écrire un véritable grimoire, où le bon sens et la morale étaient foulés aux pieds. D'un tempérament maladif, ce déséquilibré en arriva à se convaincre qu'il avait reçu comme mission du ciel, de réunir une légion d'esprits malheureux et souffrants, afin de les ramener à se repentir, et ce pauvre diable pensait, par ce moyen, obtenir une récompense céleste.

Je fis promettre à ce frère malade de me montrer sa bibliothèque et les communications reçues de ses amis, et je le conjurai de ne plus se livrer seul à de pareilles manifestations, qui n'étaient rien moins que spirites et qu'un dévot n'aurait pas manqué de lui représenter comme diaboliques. Croyez-vous, lui demandai-je, pouvoir à vous seul préparer la réhabilitation de tels coupables ? Insensé que vous êtes ! A ces esprits il faut peut-être, sachez-le, des siècles de repentir, comme à Laurent attaché durant plus de cent cinquante ans à l'endroit de son crime.

Ces esprits pervers vous démontrent-ils leurs regrets, exhalent-ils leurs remords, leur désespoir ? Non, vous les voyez se complaire dans le sabbat infernal dont vous serez la victime ; je ne vous dis pas de les abandonner aux Erinnyes vengeresses, mais conseillez-leur de rechercher des juges consolateurs et surtout d'apprécier leurs crimes et de les regretter. En les appelant isolément, c'est-à-dire l'un après l'autre, vous eussiez pu trouver, peut-être, dans le nombre, une âme clairvoyante, y faire naître une lueur de repentir, mais, rentrée dans ce chœur voué à un aveuglement invincible,

cette légère flamme serait vite éteinte. Hélas, je sentais bien que mes paroles étaient perdues.

Autre naïveté de Lacalle : Il s'était épris d'une jeune ouvrière de la ville dont il nous parlait comme d'un sujet merveilleux au point de vue psychique, magnétique et spirite, qu'il tenait à nous présenter, mais Ledesky, toujours calme et prudent, le pria de n'amener cette fille au cercle qu'après que nous l'aurions examinée chez elle. Pour en avoir le cœur net je consentis à aller la voir conduit par Lacalle. C'était une jolie fille évidemment hypnotisable, et je la magnétisai, mais sans être bien convaincu de son état de sommeil parfait. Pour l'éprouver, je dis à son ami qu'elle semblait effectivement un fort bon sujet et que je serais heureux d'avoir des preuves de sa clairvoyance. Convaincu qu'il avait devant les yeux une voyante extraordinaire, ce naïf jeune homme était émerveillé de toutes ses réponses évasives et insignifiantes, je me gardai bien de le détromper. Le félicitant à voix basse et de façon à ce que le sujet m'entendit, j'ajoutai que j'allais essayer de la mettre en catalepsie. A ces mots, cette fille, croyant que j'allais me livrer sur elle à quelque expérience terrible, poussa un cri et, très éveillée, demanda : Qu'allez-vous me faire ? Rien, mademoiselle, lui répondis-je, que de vous remercier et de vous conseiller de ne plus vous faire endormir, ce qui serait très préjudiciable à votre genre de beauté.

Enfin, superstition plus forte, un autre jour, Lacalle confia à Ledesky qu'une sorcière de Bizanos, village voisin de Pau, l'avait frappé d'envoûtement et que cette vieille le rendait malade et l'empêchait ainsi de ramener ses esprits au bien. Il nous invita à aller voir cette bonne femme afin de la forcer à avouer ses machinations et lui ordonner d'y mettre fin. Je le lui promis par charité mais, de ce jour-là, je compris qu'il marchait vers la folie.

Avant d'aller à Bizanos faire la visite promise, je me rendis, en me promenant, chez Lacalle qui demeurait à Geslos, village situé de l'autre côté du gave de Pau, au bout de Jurançon. J'y trouvai le pauvre garçon plus pâle et plus abattu que de coutume.

Son père et sa mère, honnêtes paysans béarnais, me voyant entrer, jetèrent vers moi un regard défilant et soupçonneux. Lacalle m'introduisit dans sa chambre et commença à me parler de sa puissance magique. « Sans cette mégère qui m'a envoûté rien que par jalousie je vous avoue que je serais arrivé à produire des résultats merveilleux. »

Tout en le laissant causer, je jetai les yeux sur sa bibliothèque étalée pêle-mêle sur une vieille et large huche et je lus, parmi les titres, les mots magie, sorcellerie, signes cabalistiques ou écritures diaboliques. *Le merveilleux révélé. Miracles d'outre-tombe. Mystères de l'alchimie. Suicide et folie. Conjuraison des démons, Songes dévoilés, Double vue, des obsessions, Incubes et Succubes, etc.*

Vous allez m'envoyer tous ces livres-là, lui dis-je, que je les étudie. Vous vous dites spirite, mon pauvre Lacalle, et vous voulez pratiquer la magie, mais, cher ignorant, sachez que le spiritisme n'a pas plus d'analogie avec la magie et la sorcellerie que la chimie et l'astronomie n'ont d'affinité avec l'alchimie et l'astrologie.

« Le spiritisme ne saurait vous avoir poussé vers ces sciences occultes et nuisibles, puisqu'il les proclame néfastes, puisqu'il les démasque et les discrédite, puisqu'il les réprouve.

« Vous allez me promettre de vous reposer et de changer de chambre pour dormir, au lieu de vous croire désigné par Dieu pour ramener à lui les âmes des criminels, des suppliciés et des suicidés. Croyez-bien, mon ami, qu'il n'a besoin ni de vous, ni de moi pour cela.

« Ce n'est pas une mission acceptable et si parfois, dans une réunion de spirites sensés, apparaît un esprit, comme Laurent, il faut prévenir qu'on priera pour lui, mais lever la séance.

« Demain j'irai voir votre envoûteuse, et, si vous voulez aider à votre délivrance, promettez-moi de ne plus vous occuper de spiritisme. Je le quittai et le voyant aller au jardin derrière la maison, j'entrai chez son père un brave homme qui me demanda si c'était moi qui donnais à son fils tous ces conseils du diable? « Loin de là, lui dis-je, je suis venu pour le guérir; il a promis de m'envoyer tous ses livres, qui sont ses pires conseillers et je ferai en sorte qu'il ne les revoie point. »

« Notre pauvre enfant ne dort point, dit la mère en larmes, il se promène la nuit, il parle à je ne sais qui; son logis est quasiment hanté, car il s'y fait des bruits qui nous effraient. Ah! mon bon Monsieur tâchez de lui faire passer ces manigances là. Il tousse beaucoup et ne veut pas se soigner, pour sûr qu'on lui a jeté un sort. »

Le lendemain, j'allai avec Ravel à Bizanos, voir la prétendu sorcière, une marchande de sable qui nous reçut avec affabilité et qui rit beaucoup de l'histoire que nous lui contâmes. Elle nous avoua que Lacalle était venu deux fois chez elle et qu'il lui avait dit entr'autres bêtises qu'un mort lui avait désigné cette bonne femme comme lui ayant jeté un sort. « Je me suis mis à rire au nez de ce monsieur, nous dit la marchande de sable et lui ai répondu que je n'avais jamais fait d'autre mal à mon prochain qu'en lui raccommodant les jambes cassées, les pieds foulés, les bras démis, ou en le guérissant des entorses, et que, je n'avais pu lui désirer du mal, puisque je ne l'avais jamais vu. Comment voulez-vous que je guérisse ce pauvre jeune homme? » — « Nous allons vous l'envoyer, lui dit Ravel en riant, s'il veut vous donner de l'argent vous le refuserez et vous lui assurerez, en lui jetant une poignée de sable dans les jambes, qu'il est délivré. — Entendu dit la bonne femme. — »

En rentrant à Pau, Ravel alla voir Lacalle, lui contant notre visite à la sor-

cière et lui conseilla d'aller la voir et de lui faire un cadeau, assurant qu'elle n'avait plus rien contre lui. Le lendemain soir, nous vîmes arriver Lacalle alerte et souriant. « Je viens de chez la vieille, nous dit-il, elle a consenti à me retirer le sort qu'elle m'avait jeté, j'ai voulu lui offrir dix francs, mais elle les a refusés, ce qui est une preuve de ses bonnes intentions, et afin de m'assurer de sa loyauté, elle m'a jeté du sable sur le corps. » Je gardai mon sang froid, mais Ravel dut s'esquiver pour ne pas éclater de rire. Et le pauvre Lacalle demeura réellement convaincu qu'il était désenvoûté. Il envoya sa bibliothèque au cercle où personne n'en ouvrit jamais une page et peu à peu le malade revint à la vie avec le calme et l'oubli de ses pratiques exagérées. Une année se passa ainsi et je le croyais guéri. Hélas ! A mon départ de Pau, je le rencontrai sur le boulevards des Pyrénées. Il vint à moi et, d'un air inspiré, me confia qu'il était en relations avec l'esprit de Cagliostro qui voulait lui transmettre sa puissance. — Je le regardai de travers et compris que s'il avait abandonné la mauvaise route, il y revenait peu à peu par des sentiers qui l'y ramenaient malgré lui.

Je tentai de l'exhorter de nouveau en le suppliant de moins songer aux êtres invisibles, et en lui assurant qu'il aurait à gagner davantage en la compagnie des esprits bien vivants, des bons vivants mêmes. Enfin je lui défendis de revenir chez Ledeski, mon prochain départ et celui de Ravel ayant pour conséquence la dislocation prochaine de notre cercle. Je l'engageai à se livrer à la lecture avec modération et, s'il ne consentait pas à abandonner le champ du spiritisme à relire chaque jour, un chapitre des beaux livres d'Allan Kardec, *Choses de l'autre monde* d'Eug. Nus et à comprendre ce qui nous attend *Après la mort* avec Léon Denis. Mais tous les arguments de ma rhétorique étaient dépensés en pure perte et je comprenais que je parlais à un condamné.

Ledeski me parla une ou deux fois de lui, après mon départ de Pau et j'avoue que pendant les mois de vacances de mon lycée qui nous ramenaient vers les Pyrénées, j'évitai de voir ce pauvre Lacalle. Un jour, à la tombée de la nuit, à cette heure crépusculaire si douce qui succède au soleil couchant, alors qu'il fait si bon respirer la brise et sentir la joie de vivre, je croisai sur le boulevard du Midi un homme à l'aspect cadavéreux, au teint jaune, aux yeux brillants de fièvre dans leurs orbites creux, aux cheveux et à la barbe incultes. En l'apercevant mon cœur se serra, car j'avais deviné plutôt que reconnu le malheureux Lacalle... Était-il possible qu'il eut changé si complètement en moins de quelques années, et que je retrouvassé un vieillard, en celui que j'avais vu jeune homme. Se pouvait-il que la fatalité implacable l'eût marqué de son fer rouge et que son destin funeste dût s'accomplir si vite.

En m'apprenant sa mort Ledeski ajoutait quelques réflexions bien tristes

sur la vie qui est si peu de chose, et me disant combien il serait utile de donner en exemple à nos jeunes frères et sœurs en croyance la vie malheureuse de cet homme, victime de ses pratiques solitaires du spiritisme. Je l'ai fait simplement; puissent-ils tirer de cette histoire vraie tout le profit désirable. Pauvre et bon Lacalle, il est mort victime de sentiments qui eussent été parfaits si la faiblesse de son jugement ne les eût étouffés dès leur essor et, les sapant à la racine, arrêté l'éclosion des fleurs et des fruits qu'il était en droit de voir mûrir et de récolter. Son âme était belle mais son cerveau incomplet.

Au lieu de descendre dès le début de sa vie le cours d'eau dont les rives étaient peut-être bordées d'arbres ombreux, de fleurs odorantes, il avait pénétré dans un affluent bourbeux sur les côtés duquel il n'avait plus trouvé que ronces et épines et où il avait sans retour perdu la voie tracée. Cette erreur ne lui sera pas comptée comme une faute, puisqu'elle est le résultat d'une fausse manœuvre qui ne saurait appeler de châtement. Vie nulle, mission incomprise qu'il devra recommencer. Et, sans aucun doute, il acceptera sa future incarnation avec reconnaissance; alors, Lacalle mieux armé pour la lutte, plus expérimenté, ne quittera plus la bonne route sur laquelle il répandra les bonnes actions qui, dépensées avec discernement, lui permettront de récolter les fruits savoureux de la satisfaction, récompense du devoir accompli.

LÉOPOLD DAUVIL.

CATALEPSIE ET EXTASE MUSICALE

C'est d'une aimable femme, à laquelle je suis heureux de rendre hommage et de témoigner ma reconnaissance, que j'entretiendrai aujourd'hui les lecteurs de la *Revue Spirite*. Cette jeune femme m'a donné, sans compter, beaucoup de temps, et s'est prêtée depuis deux ans, avec la meilleure grâce aux expériences dont je vais parler. Elle n'est pas un médium, mais un sujet magnétique remarquable. Et si je demande pour elle l'hospitalité de la *Revue Spirite*, c'est que l'étude attentive des états profonds de l'hypnose nous fait pour ainsi dire toucher du doigt l'âme humaine; les phénomènes que nous y rencontrons sont peut-être plus probants, en faveur de l'immortalité de l'âme, que les faits spiritiques eux-mêmes.

Magdeleine G..., dans un état très superficiel d'hypnose, tombe en catalepsie sous l'influence d'une pensée émotive transmise à sa subconscience soit par la parole, soit par la musique. C'est un cas analogue à celui de

Lina, le sujet si remarquable étudié par de Rochas, moins dramatique peut-être, mais infiniment plus sensible aux nuances des sentiments.

Je pense bien faire en donnant ici quelques indications sur la catalepsie. Quelquefois sans cause appréciable, d'autres fois sous l'influence d'une émotion, d'une surprise, la personne, sujette aux crises cataleptiques, reste tout à coup comme pétrifiée, tous ses membres conservent la dernière position, quelle qu'elle soit, où l'attaque les a surpris. Sa conscience normale est plus ou moins annihilée, le cours de ses idées s'arrête au milieu d'une phrase, d'un mot. Après une suspension momentanée de la vie cérébrale, qui peut durer quelques minutes comme quelques jours, le mouvement et le cours des idées reprennent exactement à l'endroit où ils avaient cessé de fonctionner, et le malade se croit encore au moment où l'attaque l'a surpris. Pour mieux me faire comprendre, je suppose un jeune homme tombant en catalepsie au moment où il salue une dame, son dernier mot a été « Bonjour », il reste dans une immobilité absolue incliné devant la personne pendant un temps plus ou moins long; la crise terminée, son premier mot sera « Madame » et il terminera son salut sans se rendre compte du temps — peut-être quelques heures — qui se sera écoulé entre son « Bonjour » et son « Madame ». — L'observation de ce phénomène a été nommée catalepsie du mot grec *κατάληψις* qui signifie surprise.

La catalepsie se rencontre assez fréquemment dans l'hystérie, mais elle n'en est pas un accident constant; il est à remarquer que c'est chez les hystériques mystiques qu'elle se manifeste le plus ordinairement. La vie de Catherine de Sienne en est pleine d'exemples; sainte Thérèse, une hystérique de génie, a même dans ses ouvrages très exactement décrit son état : « mon corps conserve l'attitude où il a été surpris, il reste dans l'état où le ravissement l'a trouvé » ce sont là ses propres paroles.

De Rochas, Durville, ont classé l'extase dans les états profonds de l'hypnose; ces paroles de la grande mystique nous prouvent qu'il y a aussi une extase dans la catalepsie, qui est cependant un état superficiel, et je crois devoir les distinguer l'une de l'autre. L'extatique cataleptique est dans la contemplation d'une idée unique, tandis que l'extatique des états profonds est dans l'admiration d'un véritable développement onéirique.

La catalepsie est-elle en elle-même une maladie? — Non; et ce qui le prouve d'une manière irréfutable, c'est qu'un sujet mis en catalepsie par les procédés magnétiques se réveille sans aucun malaise; il semble au contraire soulagé malgré les positions anormales et en apparence fatigantes qu'on aura pu faire prendre à son corps; c'est donc tout au plus un symptôme de maladie.

On a même remarqué chez des gens très-bien portants des états cataleptoïdes à l'état de veille; ils se déclarent ordinairement sous l'influence d'un

recueillement, d'une concentration cérébrale intense : un savant, par exemple, suit une idée... vous allez et venez autour de lui, il ne vous voit pas, il ne vous entend pas ; vous le pincez, il ne vous sent pas, son corps prend des positions qu'à l'état normal il ne pourrait conserver. M. Henry Meige a dit : lorsqu'un travail ou une pensée nous absorbe au point que le contrôle cortical cesse de s'exercer, nous demeurons, des heures entières dans des positions paradoxales et quelquefois douloureuses. Un autre exemple prouvant bien que la catalepsie n'est pas une maladie en elle-même, c'est que des enfants en parfaite santé, dans leur premier sommeil, quand il est profond, gardent parfois la position qu'on leur donne, même si les membres sont en contradiction avec les lois de la pesanteur. C'est une expérience facile à faire indiquée par M. Brissaud (*Progrès Médical*, Janvier 1903).

Passons à la Catalepsie expérimentale. La Catalepsie est le second des états superficiels de l'hypnose ; il fait suite à l'état de crédulité de de Rochas, nommé suggestif par Durville, lequel est l'état de suggestibilité par excellence. Ce classement si méthodique me paraît vain ; en réalité les états divers de l'hypnose varient avec les sujets. Je ne puis me défendre de l'idée, que chez ceux qui ont servi à l'établissement de ces théories, l'éducation — sans parler de la suggestion — a eu une trop grande part. Souvent il y a dès le début de l'hypnose contracture plus ou moins générale jusqu'au somnambulisme sans la flexibilité des membres, qui caractérise la catalepsie.

Les caractères physiques de ce dernier état sont l'immobilité absolue, la conservation de toute posture, la concordance de l'expression de la figure avec les attitudes données aux membres, l'anesthésie, un champ visuel très peu étendu, quand l'œil est ouvert. — L'état psychique du cataleptique n'est pas moins intéressant. La circulation est énormément ralentie, elle existe à peine chez certains sujets ; et c'est un phénomène toujours étrange de voir qu'une femme intelligente à l'état de veille, une fois en catalepsie, mettra au moins cinq minutes à se rendre compte de l'usage d'un chapeau ; elle le tournera dans tous les sens et, après un temps toujours long elle finira par en comprendre l'usage et le mettra sur sa tête ; elle en empilerait ainsi de suite une douzaine toujours avec la même lenteur.

Un autre phénomène psychique que l'on constate chez certains sujets en catalepsie est l'Echolalie. Il consiste en une imitation parfaite de tous les gestes, de tous les mouvements, de toutes les paroles prononcées par le magnétiseur, ou par toute personne avec laquelle le sujet est mis en rapport. C'est l'état qui donne le mieux l'idée et l'explication du phénomène connu sous le nom de possession. C'est pourquoi j'incline à croire que les possédés ne sont pas réellement « incarnés » par un autre esprit, mais seulement magnétisés par un invisible et mis dans cet état où, par écholalie, ils font toutes les cabrioles et simagrées que fait l'opérateur.

Je passe maintenant au vif de mon sujet.

Magdeleine est d'origine suisse par son père, caucasienne par sa mère ; son physique est très étrange, il est de ceux qu'on n'oublie pas : l'œil très doux et velouté a en même temps ce je ne sais quoi qui indique, au magnétiseur expérimenté, un sujet qui sera sensible à son action ; le nez, la bouche rappellent le type tartare, mais l'ensemble est harmonieux et très attrayant. Douée d'une voix superbe, elle a travaillé le chant, et obtenu un premier prix de Conservatoire. Son éducation un peu à l'orientale, son caractère, son tempérament la portaient à faire du théâtre, mais une gaucherie innée dans les gestes, une invincible terreur du public l'en ont éloignée jusqu'ici. Cette jeune femme a toujours joui d'une excellente santé, à l'exception de maux de tête persistants, pour lesquels elle est venue me demander de la soigner.

Magdeleine est donc artiste, elle comprend, elle aime la musique. Au contraire, Lina le sujet si remarquable de de Rochas, n'a ni goût ni éducation musicale, et cela la rend peut-être plus intéressante pour ces études ; mais je prétends que Lina est artiste tout de même, qu'elle l'est dans sa subconscience et elle nous le prouve surabondamment, aussitôt que sa conscience normale est obnubilée par le sommeil. Lina éduquée, serait devenue une excellente musicienne, on naît artiste, on ne le devient pas.

Magdeleine vint donc me consulter pour une céphalée neurasthénique ; je l'endormis et la guéris rapidement, ce qui me permit de constater sa très grande sensibilité au Magnétisme. Je la priai de vouloir se prêter à quelques expériences, ce à quoi elle consentit avec la meilleure grâce.

Chez elle, j'obtiens d'emblée une contracture plus ou moins générale qui ne cesse qu'au somnambulisme, sans passer par l'état de crédulité — j'insiste sur ce fait, du reste elle est très peu suggestible — ni par la catalepsie ; mais ce dernier état est provoqué aussitôt que son âme vibre sous une pensée émotive.

Voici le phénomène tel qu'il se présente : Un son, que ce soit la parole ou la musique, véhicule une pensée émotive jusqu'à son âme, instantanément tous les muscles de son organisme se contractent et donnent au corps des attitudes en rapport avec cette pensée.

Un des rôles de la conscience normale dans la vie ordinaire est de contrôler notre corps, de faire que les mouvements conservent une certaine mesure, or, dans cet état, l'obnubilation de la conscience normale est presque complète ; c'est là ce qui permet à notre sujet de donner à ses interprétations musicales, à sa mimique, une telle intensité artistique. L'art sous quelque forme qu'il se présente est toujours une exagération et c'est ce que nous fait bien comprendre un écrivain anglais lorsqu'il dit : « Le génie obéit à une force, le talent fait ce qu'il peut ». — En effet, si la pensée émotive

éveille en Magdeleine l'idée de danser, elle ne pourra pas plus s'empêcher de danser qu'une rafale de souffler; si la mélodie exécutée exprime la mélancolie, le chagrin et toute la gamme des sentiments qui en découlent, elle est à l'instant même plongée dans une tristesse, qui ira *crescendo* jusqu'au plus profond désespoir; elle tombe à terre, des larmes inondent ses joues, elle se tord les bras, sa poitrine oppressée fait entendre un râle de douleur. Mais soudain la mélodie a changé, elle se fait caressante et aussitôt les traits de la figure, les muscles du corps se fondent en une délicieuse tendresse, puis c'est la joie délirante, le bonheur suprême, qui à son tour va faire place comme un ciel bleu à l'orage, à la colère la plus véhémence.

Ces attitudes ont quelque chose de surhumain et il est impossible de ne pas y reconnaître une manifestation de l'âme, d'une âme qui n'est pas le cerveau.

Il est à noter cependant que chez Magdeleine la conscience normale n'est pas aussi complètement obscurcie que chez Lina; notre sujet conserve un restant de volonté. Si la musique exécutée est pauvre ou jugée telle par elle, elle prend une expression de dédain, se croise les bras et reste immobile; il en est de même si le musicien, quoique peut-être excellent exécutant, n'a pas la chaleur d'âme qui fait le grand artiste. Magdeleine — je regrette de devoir le dire — à l'état de veille ne comprend pas Chopin; il semble donc, en raison de ce que je viens d'énoncer, qu'elle devrait mal l'interpréter; mais, dans l'hypnose, son âme, dépouillée de ce qui s'oppose à cette intelligence, ne résiste pas au charme des valseuses amoureuses, des rêveries sentimentales du grand compositeur. — Elle est empoignée et valse d'une façon exquise.

De Rochas a publié un fort beau volume sur Lina, dans lequel il esquisse des théories très attrayantes, mais je le crains un peu contestables. J'ai retrouvé chez Magdeleine un grand nombre des faits observés, qui ont servi à l'édification des dites théories, mais il m'a paru que le plus souvent ces faits n'avaient pas toute la portée que le savant auteur leur attribue.

Je ne donnerai comme exemple que le fait suivant : Lina, lorsqu'on joue une gamme montante se redresse, se met sur la pointe des pieds, elle cherche à se rehausser, à grandir le plus possible; au contraire à l'audition d'une gamme descendante, elle se fait de plus en plus petite et va jusqu'à s'aplatir à terre, comme si elle voulait entrer dans le plancher, si l'on descend jusqu'aux dernières notes de l'échelle du piano. Magdeleine agit de même; elle l'a fait, sans avoir connaissance de l'ouvrage de de Rochas, mais j'incline à croire qu'elle exécute une suggestion qui lui a été donnée par les métaphores usuelles : gamme montante, gamme descendante; je crois que si nous avions nommé une gamme « glissante » elle l'eût tout simplement glissée.

Voici une autre remarque bien digne d'observation. Magdeleine mime avec

d'autant plus de vérité et d'ardeur, que le musicien met plus de sa propre pensée dans les sons de son instrument. S'il lit, l'interprétation du sujet laisse à désirer; s'il joue par cœur, les expressions et les attitudes sont beaucoup plus poignantes, mais le summum d'expression est obtenu lorsqu'il improvise. M. Rougnon, professeur au Conservatoire, après une exquise improvisation d'une demi-heure, m'a confié qu'il était épuisé, ressentant plus de fatigue qu'après dix heures consécutives de piano; voilà, je pense, qui prouve surabondamment l'intime collaboration du musicien.

Je désire ici remercier mon ami M. Edmond Flegenheimer, agrégé de l'Université, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, qui malgré ses hautes études a bien voulu, avec une rare constance, me seconder dans ces intéressantes recherches; c'est beaucoup à son grand talent, à son admirable intelligence de la musique que Magdeleine doit son développement particulier. — Quand je vous dirai, qu'à la première audition de la mort d'Iseult dans l'extase — grandiose page de Wagner qu'elle ignorait — l'interprétation de cette agonie dans le bonheur a été jusqu'à la suspension momentanée de toute respiration, que ce n'est qu'à la dernière note qu'un râle unique, hélas bien connu de tous, a traversé en sifflant la gorge de Madeleine pétrifiée en statue de chair, vous comprendrez alors la colossale impression d'art qui se dégage de tels phénomènes, et je ne saurais mieux faire pour la rendre que d'emprunter à Séverine les lignes suivantes, qu'elle écrivit sur Magdeleine après avoir assisté à une séance: « Sur la face allongée, sur la ligne ennoblie, la beauté fulgure, douloureuse, violente, attendrie, amoureuse, renaissant dans l'espoir, sombrant dans la souffrance. C'est de la frise du Parthénon, une statue qui se détache, c'est toute la Grèce et toute l'Antiquité. On sent l'odeur des roses et l'odeur des lauriers, un goût de miel et de froment — tandis que les bras de la Pleureuse se lèvent vers la nue courroucée, tandis qu'elle s'abat prostrée, tandis que les larmes ruissellent sur les traits marmoréens. »

Grâce à l'extrême obligeance de MM. Boissonnas et Taponier, artistes photographes de la rue de la Paix, il m'a été possible de fixer un grand nombre de ces attitudes, que Magdeleine serait incapable de créer dans ses moments de conscience normale; je suis heureux de pouvoir en offrir les prémices aux lecteurs de la *Revue Spirite*, M. Boissonnas et M. Taponier, devant l'objectif desquels ont passé toutes les célébrités dramatiques et lyriques de nos théâtres, affirment que jamais artiste n'a su, dans son attitude et dans son expression, concentrer une pareille intensité de douleur, une joie aussi délirante, un épouvante aussi effroyable.

Voilà ce que seules ont donné les grandes prêtresses de l'Antiquité, les baccharites, qui étaient probablement sous l'influence du sommeil magnétique. James Braid, le médecin anglais, ne dit-il pas dans sa *Neurhy-*

pnologie : « Il y a donc lieu de croire que non seulement cette grâce parfaite d'attitude dans la sculpture et la peinture anciennes, procédait de l'imitation des bacchantes et d'autres danseuses mystiques, mais encore que les mouvements habituels de nos jours leur ont été transmis de l'Italie par reproduction des danses usitées dans les mystères grecs. »

Magdeleine n'interprète pas la musique, avec tous les instruments, de la même façon. De mes recherches, il résulte que l'instrument ne doit pas être trop parfait ; ainsi le piano, ne se prêtant pas autant aux nuances que le violon, semble préférable à ce dernier ; en effet, la corde vibrant sous l'archet, donne une expression infiniment plus profonde et plus humaine que la corde martelée du piano ; le violon chante, pleure, crie... les nuances succèdent aux nuances, elles ne peuvent plus être reproduites, elles se noient dans une attitude générale et le sujet tombe dans le ravissement, dans la véritable extase musicale.

Une observation du plus haut intérêt est à noter ici ; je ne crois pas me tromper en affirmant qu'elle n'a pas encore été faite. — Quand la voix du violon a cessé de se faire entendre, Magdeleine semble sortir de sa béatitude, elle cherche à se rapprocher de l'exécutant, et elle retrouve dans l'ambiance ce qui la charmait quelques secondes auparavant ; plus elle est près de lui, plus son expression se ranime et lorsque ses doigts arrivent en contact avec les vêtements de l'artiste, elle retombe en extase, et accentue le contact pour saisir jusqu'aux dernières vibrations.

Nous savons en effet, d'après les lois de la physique, que les vibrations sonores sont plus vite évanouies dans l'atmosphère que dans les liquides et les solides, mais il est infiniment intéressant de constater le fait avec un instrument aussi parfait que l'est en ce cas la personnalité humaine.

Magdeleine entend donc non seulement par ses oreilles, mais par tout son organisme, plus exactement par son âme. Elle voit du reste de la même façon, car dans la catalepsie le champ visuel est excessivement restreint et cependant jamais, même dans ses mouvements les plus désordonnés, elle ne heurte ni un assistant, ni un meuble ; je le répète, cette jeune femme semble voir sans le secours des yeux et cela me rappelle le cas d'un peintre animalier aveugle, cité par de Rochas, qui pour juger de son œuvre, s'éloignait de son tableau, étendait les bras et agitait les doigts dans la direction de ce dernier. — Du reste, beaucoup d'aveugles aiment à se promener dans la campagne et si on leur en demande la raison, ils disent jouir du paysage.

Qu'il me soit permis ici de remercier MM. Boissonnas et Taponier d'avoir si gracieusement mis à ma disposition leurs magnifiques ateliers, ainsi que MM. Séau, les jeunes et brillants virtuoses, qui par leur admirable exécution de la *Méditation de Thaïs* sur violon et violoncelle, nous ont fait, mes amis et moi, marcher de surprises en surprises ; et que dirai-je de leur *Hava-*

naïse? — A peine l'archet a-t-il attaqué les cordes, que, de timide et hésitante, Magdeleine devenait un tourbillon endiablé, ses yeux lançant des étincelles, son corps s'arcboutant en arrière à faire croire que la tête allait toucher les pieds et pirouettant sur elle-même, comme une feuille au vent.

Ce phénomène présente un intérêt de premier ordre pour les peintres et sculpteurs, aux profanes il leur fera toucher du doigt ce qu'est l'art, celui des Antiques, mais je tiens à le dire c'est un spectacle pour des raffinés.

Qu'est-ce qu'une œuvre artistique? — Peinture ou sculpture, c'est une idée donnant au corps une forme plastique bien déterminée que l'artiste s'efforce de rendre; si l'artiste a du génie, l'attitude et l'expression que prennent tous les muscles pour rendre cette idée lui viendront en une fois par intuition. Malheureusement des génies capables d'une pareille intuition sont très rares; les autres ne saisissent que le jeu de quelques muscles, le plus souvent ceux de la face et alors nous avons à admirer, comme dans beaucoup de nos parcs, une physionomie de guerrière sur un corps de bergère. De ce mélange ne peut pas se dégager une impression d'art.

De même en musique, l'artiste cherche à rendre une idée, principalement une idée émotive ou descriptive par un assemblage de sons. Je crois que sous ce rapport notre sujet est une incomparable pierre de touche; elle indique instantanément et avec une rigoureuse précision l'idée que le compositeur a cru suivre en écrivant sa musique. Mlle Syrbain, de l'Opéra-Comique, voulut bien un soir chanter devant elle une chanson toulousane dans le dialecte du pays; personne, parmi les assistants, n'en comprit le sens, mais Magdeleine — nous le sûmes après — mima dans ses moindres détails les allées et venues, les gestes du brave curé, qui faisait les frais de la chanson.

J'insiste sur ce fait, qui a été une véritable révélation pour un grand nombre d'artistes, à qui j'ai eu l'honneur de la faire admirer et tous, femmes comme hommes, se sont passionnés pour elle. — Cette admirable faculté a cela de bon qu'elle ne laisse pas prise à la vilaine jalousie. — Tantôt à l'audition d'une marche guerrière, c'est Mars, c'est la Bellone antique qui se rue les yeux hagards, les cheveux flottants, tantôt comme dans la marche funèbre de Chopin ce sont les formes voilées de tristesse, de douleur, de résignation, que nous admirons sur certaines tombes du Camposanto de Gênes, mais ces formes sont de chair frémissante, les larmes coulent, la poitrine est haletante, les bras tendus vers le ciel implorent..... Assez! Assez! ont plus d'une fois crié les assistants.

Ces phénomènes ont été très rarement observés dans la catalepsie par les anciens magnétiseurs. Lafontaine, d'Espine père, Charpignon en ont mentionné quelques cas, mais ils ne les ont étudiés que très superficiellement. Le premier, qui ait pris l'initiative d'une étude méthodique avec photogra-

phie à l'appui est de Rochas, et il a rendu, par ce fait, à la science et aux arts, un grand service. De Schrenck-Notzing de Munich prétend bien en avoir publié, mais elles ne sont pas arrivées à ma connaissance ; l'idéal, le rêve serait de cinématographier Madeleine dans les interprétations des œuvres classiques ; il y aurait là des documents de la plus haute valeur à rassembler.

J'entends, d'ici, une question qui m'a été posée bien des fois. — Votre sujet n'est-il pas hystérique ? Un médecin, disciple de Charcot, ne manquerait évidemment pas de répondre : Oui. Je dois donc à la vérité de dire que Magdeleine ne présente aucun des symptômes constants de l'hystérie ; elle n'a ni boule hystérique, ni zones hystérogènes et malgré les questions, si souvent répétées de quelques-uns des médecins à qui je l'ai présentée, questions qui par leur insistance auraient pu devenir de la suggestion, elle n'a jamais eu ni crises, ni convulsions ; le champ de sa conscience n'est pas limité et elle est même d'une intelligence au-dessus de la moyenne. — De Schrenck-Notzing, a cru remarquer, en la pinçant, que la sensibilité n'était pas la même des deux côtés du corps et il en a conclu à l'hystérie ; pour moi je considère cette conclusion comme peu fondée, tout au moins tant que le grand physiologiste allemand n'aura pas expérimenté avec des instruments d'une plus grande précision. Nerveuse, impressionnable, elle l'est, mais ne le sommes-nous pas tous ? Elle manque un peu de continuité dans les idées, mais sensible à l'influence ambiante comme elle l'est, il serait étonnant qu'il n'en fût pas ainsi. Du reste, en dépit des travaux de Charcot, l'hystérie est une maladie dont les symptômes sont si vagues qu'on peut dire que tout le monde est hystérique ou que personne ne l'est ; quant à Magdeleine, je la connais depuis quinze ans et je puis certifier qu'elle n'est certainement pas une hystérique réclamant les soins du médecin, c'est une nerveuse et rien de plus.

Le lecteur va se demander si ces manifestations psychiques ne sont pas préjudiciables à la santé du sujet, si en toute conscience on a le droit de se livrer à de telles expériences. Je puis le rassurer sur ce point ; non seulement elles ne sont pas nuisibles, mais elles ont été jusqu'à ce jour bienfaisantes, elle ont agi sur Madeleine comme un puissant sédatif.

Tout sommeil, et raison de plus le sommeil magnétique, est bon, même accompagné de mouvements désordonnés ; il est si subtil, qu'il pénètre à fond le réseau nerveux sans laisser d'autres traces de son passage que des effets calmants. Bien entendu je parle du sommeil magnétique et non du sommeil hypnotique ; ce dernier est procuré par des moyens si brutaux, si illogiques, qu'il est impossible que le sujet n'en souffre pas ; mais je le répète, ce n'est pas le sommeil qui est nuisible, ce sont les moyens employés pour le produire. — De plus il y a chez le magnétiseur la volonté bien établie de faire, même dans les expérimentations, du bien à son sujet, tandis que chez

l'hypnotiseur il n'y a que la froide science, souvent un scepticisme désobligeant, toujours un profond dédain pour celui ou celle qu'il étudie. L'hypnotiseur se permet cette attitude glaciale, parce qu'il ne croit pas à la transmission de ses sentiments à son sujet, ce en quoi il se trompe grandement.

Je donnerai comme preuve le fait suivant observé à maintes reprises : lorsque j'endors cette jeune femme devant des assistants sympathiques, elle arrive à la phase, où la catalepsie se déclare sous la suggestion d'une idée émotive, sans présenter rien de particulier; au contraire, si dans l'assistance se trouve quelque savant à parti pris, ou simplement quelque curieux nourrissant à son égard des sentiments peu flatteurs, elle le sent immédiatement et témoigne son déplaisir par des accès de rire nerveux.

Pour me résumer, je poserai cet aphorisme que pour faire du bien, il faut vouloir faire du bien, et ceci d'autant plus dans l'hypnose où la volonté du sujet est presque absente et remplacée par celle de l'opérateur.

Le magnétisme, exercé par des gens de bien et de cœur, est la véritable médecine de l'avenir ; elle remplacera à peu près toutes les autres ; aujourd'hui déjà, et les médecins ne l'ignorent pas, la suggestion est la seule force qui fasse des cures, et ils ne prescrivent des médicaments que pour servir de véhicule à ladite suggestion. « Pourquoi, écrit Montaigne dans ses Essais, pratiquent les médecins avant main la créance de leur patient, avec tant de faulses promesses de sa guarison, si ce n'est à fin que l'effect de l'imagination supplée l'imposture de leur apozème ? »

Les médecins guérissent assurément, mais malgré toutes les théories, qui de siècle en siècle se sont succédées et le plus souvent contredites, il est avéré que la moyenne des guérisons est restée constante ; ce qui guérit, ce ne sont ni les méthodes, ni les médicaments, c'est l'idée de guérison implantée par la pensée et par la présence du guérisseur. — C'est du reste la seule explication sensée des effets curatifs obtenus par les spécifiques lancés à grand renfort de réclame.

Ces considérations me remettent en mémoire cette anecdote de Boerhaave, un des plus grands médecins qui ait existé : A sa mort, on découvre dans sa bibliothèque un énorme volume superbement relié, portant sur le dos en lettres dorées : *Principes de Médecine*. Les amis enthousiasmés se préparent déjà à publier cette œuvre magistrale, ils ouvrent le volume, ils ne trouvent que des pages blanches. La première seule portait le titre : « Principes de Médecine » et dessous ces mots : « Tiens-toi le ventre libre, la tête fraîche, les pieds chauds et moque-toi du médecin ».

Il est bien loin de ma pensée de me moquer des médecins, mais je ne puis réprimer un sentiment de profond regret à la pensée que ceux à qui incombe officiellement le devoir de guérir, refusent le plus souvent *a priori*



Supplément à la Revue Spirite de Juillet
1903

d'étudier tous les phénomènes qui ébranlent les théories qui leur sont chères.

C'est par l'âme qu'on obtient les plus merveilleuses guérisons et seul le magnétisme agit sur l'âme.

EM. MAGNIN.

A PROPOS D'ANNA ROTHE

J'ai trouvé dans la *Woche*, revue illustrée hebdomadaire de Berlin, numéro du 4 avril, un article intitulé « Le cas Rothe », par le professeur Max Dessoir, celui-là même qui fut appelé au procès de la Médium à fleurs comme expert (!) et dont les conclusions hostiles à la délinquante (!) décidèrent de sa condamnation à un an et demi de prison. Je le traduis pour l'édification des lecteurs de la *Revue spirite*, en y ajoutant quelques réflexions personnelles.

Voici l'article du Dr Dessoir traduit presque littéralement.

« Le procès de la Médium aux fleurs, Anna Rothe, offre au psychologue, sous un triple rapport, un intérêt particulier.

Tout d'abord doit être posée et résolue la question de l'état d'âme de la dame Rothe. Des spirites, nous apprenons que pendant les séances aussi bien qu'en dehors d'elles, Anna Rothe se trouvait en transe, c'est-à-dire dans un état où elle serait un instrument dans la main des esprits, état qui excluerait chez elle la libre disposition de sa volonté. Cependant, je regrette d'être obligé de dire que les spirites nous doivent encore toujours la preuve de cette assertion. Car l'assurance de la médium que, « postérieurement », elle resterait ignorante des phénomènes, ne peut naturellement être suffisante. Il est vrai que les symptômes, observés occasionnellement, du regard fixe, du changement de langage, d'une légère anesthésie, nous laissent supposer que cette personne hystérique se soit trouvée souvent dans un état de conscience altérée et amoindrie, mais ils n'imposent pas la croyance à une hypnose assez profonde pour que le paragraphe 51 de la St.-G.-B. puisse trouver son application. Se serait-elle, par hasard, trouvée également en état d'hypnose en faisant les achats de fleurs et ses autres préparatifs ?

Toutefois, il reste possible que son état mental pendant les séances ne fût pas entièrement normal. Même une chose me semble probable, que, finalement, elle ne possédait plus la conscience pure et entière de ses escroqueries. Quoiqu'elle ne fût pas une dupe dupée, elle devint, à la fin des fins, une dupe de bonne foi, voire enthousiaste. Quotidiennement on lui demandait « des miracles », quotidiennement on lui persuadait combien on serait reconnaissant pour tel ou tel phénomène — quelle résistance morale fau-

drait-il pour renoncer, en de telles circonstances, à une fraude qui apparemment rendait heureux tant d'humains ! Il se peut que toutes ces mesures lui aient paru peu à peu comme permises, bien plus, exigées. Peut-être croit-elle aussi que chez d'autres médiums, de vrais apports se soient produits, et se dit-elle que peu importe si elle les produit artificiellement. Peut-être ! car qui peut atteindre à une lumière suffisante en jugeant des mentalités aussi peu claires et si incomplètement normales ?

A cette considération, il faut en ajouter une seconde. Cette femme est arrachée à sa condition modeste ; d'une simple épouse de ferblantier, elle est devenue une célébrité recherchée. Savants et docteurs la traitent avec vénération, comtesses et princesses la tutoient et l'embrassent. Tout cela doit l'avoir élevée à une conviction propre de son importance particulière. Ses exploits étaient, comme je vais l'expliquer, extrêmement médiocres. Mais elle ressemble à un homme qui racle sur son violon toujours le même misérable air, et qui, finalement, se croit quand même un grand violoniste, parce que des milliers d'individus le lui disent. Elle est dans l'état d'âme de ce Gascon qui, quoiqu'il ne fût jamais allé à Paris, en racontait si souvent et tant de détails, toujours en les augmentant, qu'en fin de compte, il acquit à leur sujet une conviction inébranlable. Après qu'Anna Rothe eût fraudé une couple de fois, elle ne put plus prendre d'autres voies. Désormais, elle vécut son rôle à tel point qu'elle devint identique à lui. Et par ce moyen, elle eut de l'ascendant sur beaucoup d'âmes ; car seul le convaincu convainc. Seulement, celui qui possède la foi en soi-même et bien entendu, en plus, une prédisposition naturelle à l'escroquerie, peut, pendant des années, subjuguier des centaines de personnes à ses intentions frauduleuses.

En second lieu, je voudrais faire quelques observations sur les soi-disant événements objectifs. Ici, il faut surtout classer les « discours-transe » de la Rothe ; ces discours, dont on a si souvent prétendu, pendant le procès, que le niveau était tellement supérieur au niveau mental de cette femme. Ce que j'en appris et lu n'autorise cette assertion en aucune façon : le contenu est peu important ; la forme, celle d'un prêche théâtral d'édification. Si quelqu'un possède une certaine éloquence naturelle et s'est approprié, par une longue fréquentation de cercles spirites, quelques facilités dans l'usage des phrases qui y sont usuelles, il peut, sans peine, produire de tels discours. A l'occasion, la Rothe ne dédaignait pas de faire des emprunts littéraires ; mais je n'y ajouterai pas d'importance, car les autres arguments expliquent suffisamment toute l'origine de ces apostrophes oratoires mi-édifiantes, mi-instructives.

En outre, on rapporte de divers côtés que Mme Rothe aurait donné des renseignements aux assistants des séances sur leurs affaires privées, qu'elle aurait montré une connaissance étonnante sur leurs rapports familiaux :

qu'elle aurait désigné des noms qu'elle ne pouvait connaître, qu'elle aurait prédit des événements futurs, etc., etc. Peut-être les lecteurs de la *Woche* se rappelleront-ils que je leur ai parlé, il y a quelques années, dans plusieurs longs articles, d'une certaine Mme Piper. Ce médium américain possédait, disait-on, un don analogue au plus haut degré. L'enquête, qui a été menée pendant quinze ans par des savants distingués, a démontré, avant tout, combien un diagnostic certain est difficile à établir. Ces savants ont pris un nombre infini de mesures de précautions pour exclure toute information prohibée, sur chaque question et réponse, ils ont établi les investigations les plus circonstanciées — et tout cela s'est fait parce qu'autrement il leur aurait été impossible de dire, avec une certitude scientifique suffisante : « dans le cas actuel, le médium n'a pu se renseigner par une des voies qui est à notre connaissance. » Si l'on compare ces essais pénibles et absorbants avec l'incroyable sûreté avec laquelle les témoins du procès Rothe ont soutenu : « tel ou tel fait, le médium n'a pu le connaître », il faut s'étonner de la naïve confiance des témoins. Ils ne paraissent pas penser à tout ce qui, dans les entretiens précédents, a pu être recueilli par la Rothe et par son impresario, pas plus qu'ils ne comprennent combien une inadvertance peut prêter à des combinaisons exactes, combien de choses se trahissent par la forme interrogative (laquelle n'a jamais été prise sténographiquement) voire par l'intonation et l'accompagnement du jeu de la physionomie. Tous les rapports qui nous sont parvenus manquent tellement d'exactitude qu'au point de vue scientifique il n'y a rien à en tirer ; et, d'un autre côté, nous savons par des témoins sincères que Mme Rothe et M. Jentsch ont pris d'habiles renseignements qu'ils ont utilisés par la suite, même qu'ils ont donné dans certains pièges qu'on leur a tendus,

A présent reste la question des apports.

Evidemment, leur force convaincante dépend complètement de l'examen préalable du médium et de son entourage. Il va sans dire que si le médium porte des fleurs sur lui ou les a à sa proximité, il ne faut qu'une médiocre expérience de prestidigitation pour les faire « surgir magiquement. » On devrait donc supposer que chaque fois, Mme Rothe ait été déshabillée jusqu'à la peau pour être mise dans de nouveaux vêtements; que préalablement l'accès de la chambre des séances lui ait été interdit ainsi que le voisinage du complice Jentsch. Rien de tout cela n'est exact. L'examen préalable de la médium n'était régulièrement qu'une comédie; il avait lieu par les soins de dames crédules, du moins inexpertes et trop « décentes ». Ces mêmes dames se tenaient, du reste, ordinairement à côté de la médium pendant les séances, au lieu d'observer, elles fixaient le ciel en extase.

Il est vrai que pendant les apports la pièce était souvent éclairée *a giorno*. Néanmoins, le médium travaillait à l'ombre. Dans une séance celle à laquelle je pris part, les choses se passèrent ainsi :

Anna Rothe, qui était assise au bout d'une table couverte d'un long tapis prétendit tout à coup être tirée sur sa chaise, alors elle s'approcha tout contre la porte, en tirant la table derrière elle avec ses mains. Maintenant par le fait que la médium et la spirite qui se trouvait à sa gauche appuyaient leurs chaises obliquement il se formait un triangle entre les deux chaises et la porte. Ce triangle, depuis le sol jusqu'au niveau des sièges, était naturellement dans l'obscurité complète, et les pieds et genoux de la Rothe se trouvaient soustraits à tout contrôle par la table et son tapis. C'est dans ces conditions que les apports eurent lieu. Ajoutons qu'il faut observer ceci : les plantes étaient de nature à pouvoir être facilement pliées; (des branches de Lord Weymouth et de Rhododendron, des tulipes avec leurs oignons etc.; mais aussi une branche très fine, extrêmement fragile, avait été apportée intacte), les fleurs étaient humides; peut-être avaient-elles été conservées dans une outre de toile cirée mouillée) les tiges étaient coupées et sèches. Ma place était la seconde du côté gauche de la médium. Maintenant, pendant que Mme Rothe, pour attirer l'attention, touchait ma poitrine de sa main droite en la passant par devant la dame, qui me séparait d'elle, elle tira, de sa main gauche, une branche du triangle noir. Ensuite elle se baissa de nouveau et travailla longuement dans la *camera obscura*; enfin elle la retira vide. Il se peut qu'elle y déposât ce qui fut apporté par la suite; du reste, on entendit distinctement un bruissement comme si elle passait et repassait les branches sur le sol, évidemment pour déployer les fleurs pliées. Les apports suivants eurent lieu dans des conditions semblables, lesquelles conditions, comme on peut le constater, sont beaucoup plus favorables à l'illusion que celles avec lesquelles travaille un prestidigitateur habile. L'habileté technique de la Rothe n'est pas très grande; comme prestidigitatrice, elle n'aurait pas de succès. Ses succès reposent en partie sur sa faculté d'exploiter les faiblesses psychologiques des assistants, en partie sur l'état mental particulier de son entourage.

Me voici arrivé au troisième et dernier point. Dans le procès Rothe, beaucoup de témoignages ont été déposés en faveur de la médium. Toutefois, par eux, nous n'avons jamais appris ce qui s'est passé, mais uniquement ce que certaines personnes ont cru avoir expérimenté. Et il faut dire que de tous les témoignages il ressortait que ceux qui les portaient, quoique très honorables et convaincus, n'avaient aucune idée d'une observation exacte des faits. Ils parlaient comme si c'était la chose la plus facile du monde de percevoir et de relater fidèlement un fait purement objectif. Cependant la vérité est que les difficultés toujours inhérentes à ces phénomènes spirites, si capricieux et contestables, sont haussées à l'infini : même le jugement de cerveaux capables y est souvent égaré par des futilités ridicules. Des choses, qui ne se sont jamais passées, sont suscitées par des illusions; des

événements semblables sont confondus entre eux, l'ordre des occurrences s'intervertit quand on veut se remémorer les circonstances qui accompagnèrent un phénomène, certains détails, sur lesquels précisément doit reposer l'explication naturelle, sont oubliés; des faits secondaires passent pour des faits principaux et vice versa; des indices incertains sont interprétés dans un sens positif et ainsi les faits mal relatés. Il est surtout important de remarquer que l'attention d'un chacun est soumise à certaines fluctuations et peut facilement se détourner, fréquemment, par une tendance naturelle à l'imitation. Il faut ajouter encore que les partisans d'une séance spirite se trouvent, de prime abord, dans un état mental dans lequel, d'un côté, ils croient tout possible, même l'incroyable; d'un autre côté, ils prennent la chose la plus simple pour un fait miraculeux. Et finalement, pour un jugement expert, certaines connaissances techniques sont de rigueur. Celui qui ne les possède pas n'a pas le droit de dire : ceci ou cela ne peut se produire par un moyen mécanique ou par l'art d'un prestidigitateur. La saine raison humaine est aussi insuffisante ici que pour l'expertise d'objets d'art.

La phalange des croyants n'a pas fait d'impression sur le tribunal. Mais comme dans la rumeur publique l'idée paraît naître : « qu'il doit y avoir pourtant quelque chose dans le cas Rothe », je veux expressément faire remarquer qu'il n'existe que des observations subjectives et aucune preuve objective. On nous demande de croire que dans l'air ambiant de cette personne, il se passe des choses qui ne se trouvent ailleurs nulle part dans l'expérience de tous les humains, de toutes les époques : notamment que des objets (même des parapluies) s'évaporent tout à coup et reprennent aussi vite leur précédente existence matérielle. Tout ce qui est connu de la matière, depuis des milliers d'années, serait bousculé par Mme A. Rothe. Pour que nous reconnaissons un fait pareil, il faut les preuves les plus exactes et les plus péremptoires; des rapports vagues d'illuminées, incapables de critique, même quand ils seraient amoncelés en masse, ne possèdent sûrement pas la force persuasive requise. C'est pourquoi pour la science, dans le cas Rothe, il n'a pu y avoir qu'une négation sévère.

.....
Ce qui frappe tout d'abord l'esprit impartial, dans l'article ci-dessus, c'est l'illogisme flagrant du Dr Dessoir, *cet expert en matière de médiumnité* !

Je vais en donner les principaux exemples.

En parlant de transe, le Dr Dessoir prétend que *toute preuve fait défaut*; et cependant, il reconnaît que la mentalité de la personne entrancée est altérée, amoindrie, que le regard est fixe, le langage changé et qu'une légère anesthésie accompagne ces symptômes; en somme, que son état mental n'est pas entièrement normal.

Le Dr Dessoir dit : « A. Rothe fut une dupe de bonne foi, une dupe enthousiaste » et cependant il ne critique point sa condamnation !

Il dit ailleurs : « Qui peut atteindre une lumière suffisante en jugeant des mentalités aussi peu claires et si incomplètement normales », et en même temps, il trouve juste que le tribunal l'ait jugée !

« Savants et docteurs la traitent avec vénération » remarque-t-il, en un endroit, pour prétendre plus loin que « dans le cas Rothe, les expériences spirites n'ont pas été entourées des mêmes précautions qu'avaient prises les savants qui s'intéressaient à la médium Piper. »

Eh ! quoi, les savants et docteurs allemands ne seraient donc que de bons gobeurs ; ils s'emballeraient comme des enfants en face de tours de prestidigitation, ces hommes sérieux ne prendraient pas « les mesures infinies de précautions » dont s'entouraient les scientifiques d'outre-mer ; ils tiendraient en vénération une habile fraudeuse !

Il faut avouer que le Dr Dessoir traite bien ses compatriotes !

Ailleurs, le Dr Dessoir, tout en accusant A. Rothe d'escroquerie, trouve que son cas est *analogue* à celui de Mme Piper dont « des savants (d'Amérique s'entend !) ont étudié la nature pendant quinze ans. »

Ces savants d'Amérique aiment donc bien à s'occuper de tours de passe !

Car si vraiment la médiumnité n'existe pas, comme la science du Dr Dessoir le prétend, qu'étaient-ce que les phénomènes produits par Mme Piper ?

De la prestidigitation, du bluff américain.

Mais si, au contraire, la médiumnité est un fait constaté, examiné, pourquoi Mme Piper en aurait-elle seule la spécialité ? Pourquoi A. Rothe ne pourrait-elle partager la faculté médianimique avec sa co'sœur d'Amérique ?

Il est vrai que l'une pourrait être sincère, l'autre commettre de la fraude ; mais puisque la fraude *consciente* n'a pu se prouver, mais que par *l'analogie des cas* on peut conclure à l'existence d'un état anormal chez Anna Rothe, comment l'expert en spiritisme, le Dr Dessoir, a-t-il pu conclure *contre* l'inculpée ? Pourquoi trouve-t-il nécessaire qu'elle soit condamnée, » parce que la science ne pouvait pour le cas Rothe n'avoir qu'un verdict négatif sévère » ?

L'emballlement du Dr Dessoir à charger A. Rothe va jusqu'à lui faire faire des comparaisons puérides. Ainsi il trouve qu'elle est semblable à un homme « qui racle un méchant air sur son violon et qui se croit un grand violoniste parce que des milliers d'êtres le lui disent. »

Mais quel rapport cet exemple a-t-il avec le cas Rothe ?

Si Anna Rothe dupait *consciemment*, et tout est là, elle savait qu'elle faisait de l'escroquerie, non de la médiumnité, par conséquent elle dupait *sans être dupe*. Elle savait surtout qu'elle ne méritait pas d'être vénérée par les uns, caressée par les autres à cause d'une faculté qu'elle ne possédait pas.

De cette constatation, il ressort que des expressions comme enthousiasme « et bonne foi » de la dupe cadrent mal; que la phrase du Dr Dessoir : « même une chose me semble probable, que *finallement elle ne possédait plus la conscience pure et entière de ses escroqueries* » contient une contradiction en face du jugement rendu. Cependant, ici, je tiens à faire observer que quand on est réellement *expert en spiritisme*, — si toutefois une véritable expertise sur ce terrain, si difficile à explorer peut être acquise, — on arrive à reconnaître que de *vrais médiums paraissent quelquefois tricher là où réellement ils ne trichent pas*; (j'en ai eu la preuve personnelle); comme exemple je donnerai ceci : les esprits peuvent faire faire au médium un mouvement de ses bras et jambes qui *semble* produit par sa propre volonté et qui est, je ne dirai pas *inconscient*, car je parlerais comme le Dr Dessoir, mais purement *automatique*.

A propos des « discourtrance » dont le Dr Dessoir dit qu'ils avaient un caractère instructif et édifiant sous une forme théâtrale et dont il prétend qu'ils tirent leur origine d'emprunts littéraires ou d'une simple imitation de termes spirites, il me semble étonnant que le psychologue trouve tout simple qu'une modeste épouse de chaudronnier, d'une moralité plus que douteuse (puisqu'elle cherchait à exploiter le sentiment religieux le plus incontestable : le culte de nos chers morts) ait pu trouver dans son pauvre cerveau détraqué (d'après lui) de pompeux discours instructifs et édifiants. au point de duper des personnes de l'élite de la société !

Je le répète : tout le monde est donc bien naïf dans le pays des Kant et des Hegel !

Du reste, M. le Dr Dessoir le dit en toutes lettres, quand il parle de la « naïve confiance des témoins qui paraissaient *ne pas penser* », etc., etc.

Dans le paragraphe où le Dr Dessoir fait la vivisection des apports, nous ne constatons pas moins de contradictions, d'inexactitudes et d'illogismes. En fait d'inexactitudes ne citons que la principale. « L'examen de la médium n'était régulièrement qu'une comédie ».

J'y réponds : Je sais de source certaine qu'Anna Rothe, avant une séance d'apports de fleurs *parfaitement réussie*, a été complètement déshabillée et revêtue d'objets de toilette appartenant à la maîtresse de la maison.

En fait de contradictions, je relève surtout ce qui suit :

Le Dr Dessoir accuse Anna Rothe de mensonge quand elle se prétend tirée par sa chaise, et cependant il décrit la médium *tirant* en même temps, *de ses deux mains*, la table derrière elle ! »

Anna Rothe, a-t-elle quatre mains pour pouvoir, à la fois, *tirer sa chaise* vers la porte (comme il dit) et la table derrière elle ? Pour ma part, je défie le savant docteur d'en faire autant, à moins qu'il ne se trouve sur un parquet merveilleusement ciré et par conséquent glissant.

Le Dr Dessoir dit : « La pièce était éclairée à giorno, néanmoins la médium travaillait à l'ombre. »

Examinons ce qu'il appelle travailler « à l'ombre. » L'ombre d'après lui, s'était produite dans le triangle formé entre la table et deux chaises !

Mais si ce coin était exclu de la pleine lumière, cela empêchait-il les assistants de surveiller *ce qu'on aurait pu y introduire* et surtout tous les mouvements suspects qu'il aurait fallu faire à la médium pour tricher.

Le Dr Dessoir dit cependant :

« L'habileté de la Rothe n'est pas très grande; comme prestidigitatrice elle n'aurait pas de succès. »

Pourtant, pour produire des fleurs par prestidigitation en pleine lumière et étant serrée de près par des gens qui n'entendent pas voir du prestige, *mais qui cherchent les preuves de leurs convictions ou qui viennent pour démontrer le contraire*, il me semble qu'il faudrait un talent non médiocre, un talent qui *ferait honneur* au plus habile des faiseurs de tours.

Il est facile de dire que les succès de la Rothe étaient dûs, « à la faiblesse psychologique des assistants; » cela ne prouve rien, si non que le Dr Dessoir pense que le scepticisme est une marque infailible d'intelligence supérieure.

En fait d'illogismes, je relèverai les phrases suivantes :

« Par les témoignages déposés nous n'avons pas appris *ce qui s'est passé*, mais uniquement ce que certaines personnes *ont cru* avoir expérimenté. »

Mais n'en est-il pas ainsi de tous les témoignages humains ?

Chacun ne témoigne-t-il pas nécessairement de ce qu'il *croit* avoir vu ou perçu ? N'est-ce pas précisément ce fait qui crée les divergences d'opinions en tout ordre de discussions ?

Le doute devant profiter à l'inculpé, dans les procès, les juges ont-ils le droit de ne tenir aucun compte de ce que des témoins honorables et de bonne foi, et j'ajouterai *sains d'esprit*, affirment avoir vu ? Le Dr Dessoir dit : « Les plantes étaient de nature à être pliées facilement, des branches de Lord Weymouth, de Rhododendron » etc.

Est-ce vraiment facile de *plier* des branches de Lord Weymouth et de Rhododendron, *sans les casser* et les abîmer ? Et puis le Dr Dessoir ne se contredit-il pas lui-même quand il ajoute : *même une branche extrêmement fragile fut apportée intacte* ?

Et plus loin. « Les fleurs étaient humides. Anna Rothe pouvait les conserver dans une outre de toile cirée mouillée. »

Et Anna Rothe ne serait pas une habile prestidigitatrice en réussissant à cacher une branche extrêmement fragile sur son corps, à sortir des fleurs délicates d'une outre, sans que même des espions puissent la prendre sur

le fait? D'ailleurs, quelle était donc cette outre (1) où des branches de Lord Weymouth, etc., trouvaient moyen d'être à leur aise?

Non, il faut l'avouer, toute cette étude psychologique sur la médium Rothe et ses apports ne peut contenter que les personnes intéressées à constater « qu'il n'y a rien, absolument rien, » que les spirites sont tous plus ou moins fous, fussent-ils savants et docteurs.

Les autres, les impartiaux, ne fussent-ils aucunement spirites, doivent reconnaître que le jugement du procès Rothe est un jugement inique, puisque au dire de l'expert officiel même : « La saine raison humaine est aussi insuffisante ici que pour l'expertise d'objets d'art. »

Pour ma part, spirite convaincue (par des expériences *scientifiquement* prouvées, en présence d'un savant docteur) quoique sans opinion personnelle sur le fait des apports et leur possibilité, doutant d'Anna Rothe, lors de son arrestation, il y a un an, je dois dire que, « tout comme les faux, dans un retentissant procès ont convaincu la grande majorité des personnes sincères, de l'innocence de l'inculpé », les *faux raisonnements* du Dr Dessoir, cet arbitre en spiritisme, m'ont donné la presque certitude qu'Anna Rothe est plus victime que coupable ; car quelque preuve qu'on prétende fournir de ses fraudes occasionnelles sa médiumnité est encore plus manifeste que ses fraudes.

CLAIRE G.

Lettre de Mme Rufina Næggerath à propos d'Anna Rothe

Chère madame Leymarie,

Permettez-moi de vous offrir un renseignement nouveau sur le cas de Mme Rothe.

Il est si odieux de condamner un innocent qu'on ne peut trop se mettre du côté de la défense quand elle fournit de nombreux faits favorables à l'inculpé.

J'en recueille dans ce moment en Allemagne où Anna Rothe compte de nombreux partisans.

Le directeur de la prison, où elle a passé son temps de prévention, a déclaré que tout ce qu'il a pu prêcher de morale à ses prisonnières n'a jamais approché de l'impression produite par les émouvants et éloquents discours de l'ordre le plus élevé que tenait le médium en transe à ses sœurs égarées.

Ce fait, excluant toute prestidigitation, affirmerait à lui seul la médiumnité de Mme Rothe, car il suffit d'avoir passé quelques instants avec le médium pour reconnaître en elle la simple femme du peuple, sans culture.

(1) En effet, où est cette outre qui devait figurer sur la table des pièces à conviction? Tout le procès de Mme Rothe est là. Qu'on nous la montre. (Note de la Rédaction.)

Réagissons donc contre les sentences des gens à parti pris qui condamnent sans connaissance de cause et sans apporter aucune conscience dans leur jugement.

Qui juge sera jugé.

RUFINA NOEEGERATH.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

Quand on demandait aux Indiens, qu'est-ce que la terre? — Ils répondaient : c'est une grande plaine avec une montagne au milieu ; et autour de cette montagne tournent les astres. — Mais qui soutient la terre dans l'espace? — Quatre éléphants. — Et les quatre éléphants? — Quatre tortues. — Et les quatre tortues? — Nous n'en savons rien.

Il eût été, convenons-en, plus simple et plus logique de faire cette dernière réponse à la première question.

Mais, à cette époque, on ne raisonnait pas encore ; ou plutôt l'ignorance des hommes était si profonde et les ténèbres dans lesquelles ils étaient plongés si épaisses, que leur intelligence ne s'étendait pas plus loin que l'horizon qui bornait leur vue. Devant l'éternité du monde, ce grand mystère, tous se prosternaient ; c'eût été un sacrilège de vouloir le sonder.

Est-il besoin de rappeler à la mémoire la lutte désespérée qu'eut à soutenir contre les prêtres Christophe Colomb, et qui se termina par la victoire de l'illustre navigateur ?

Ne savons-nous pas que Jordano Bruno, le philosophe italien, fut brûlé vif à Rome, en 1600, parce qu'il avait enseigné qu'il y avait d'autres mondes que le nôtre? — Que Galilée fut emprisonné pour avoir démontré scientifiquement le mouvement diurne de la terre, et qu'il fut obligé d'abjurer sa foi, tout en ajoutant ces paroles mémorables, « *E pur se muove* » — qui résonnent encore dans les espaces étoilés et continueront à y résonner, jusqu'à ce que l'évolution morale des mondes soit devenue égale à son évolution physique et que la dernière relique de la superstition barbare ait disparu de la terre? — Nous savons toutes ces choses et un grand nombre d'autres encore, toutes inscrites, au burin de l'histoire, comme un témoignage vivant de l'ignorance dans laquelle croupissait notre pauvre humanité.

Mais on n'avait pu faire jusqu'alors aucun appel au peuple par la voie naturelle, parce que ces notions étaient le privilège des classes instruites et que les initiés seuls avaient droit à la révélation des mystères.

Au lieu de démontrer le pourquoi et le comment des choses, on se bornait à personnifier les forces de la nature et l'on croyait aveuglément et sans examen, ni investigation, que Dieu avait révélé ses lois et ses commandements à Moïse, sans les faire connaître au peuple.

Mais le temps a marché ; une ère nouvelle s'est ouverte ; et la science, en

étendant le champ des connaissances, est venue donner le coup de massue aux anciens dogmes et a sapé dans ses fondements l'édifice érigé par le fanatisme religieux. Ce qui a été, de tout temps, la cause unique des erreurs et des interprétations fausses données à toutes choses, c'est le défaut de compréhension. C'est ainsi que sont nées, dans l'esprit des masses ignorantes, toutes les superstitions qui se sont propagées jusqu'à nos jours.

En effet, l'histoire démontre que les hommes cessent d'être superstitieux à mesure qu'ils comprennent les causes réelles des phénomènes de la nature; et l'on peut dire que les erreurs des peuples sont en raison directe de leur ignorance.

Propager les lumières, éclairer la raison qui est le critérium le meilleur et le plus sûr pour arriver à connaître la vérité; en un mot, briser les chaînes qui ont asservi l'esprit depuis des siècles et lui donner sa liberté et son indépendance, tel est le but vers lequel ont toujours tendu nos efforts; telle a été la seule préoccupation de notre esprit et telle est encore aujourd'hui le mobile qui nous anime en écrivant ces pages.

L'Univers et sa cause.

D'où est venue la vie? D'où est venue l'intelligence? La vie et l'intelligence se manifestent à nos sens sous une infinité de formes et de degrés de développement. On les voit dans l'insecte le plus infime et le plus rudimentaire; et dans l'échelle ascendante des êtres jusques dans l'homme, qui est le chef-d'œuvre de la création, on en constate les effets.

Mais comment y sont-elles venues? Qu'est-ce qui les a produites?

Les matérialistes prétendent qu'il n'existe pas de cause première ou de commencement à l'univers; qu'il y a eu de toute éternité des causes suffisantes dans la nature pour tout ce qui arrive, et que la raison seule est capable d'expliquer l'apparition des formes de vie organique.

Il en est d'autres, au contraire, qui disent que la vie et l'intelligence n'ont pu naître que de la vie et de l'intelligence existant déjà, et qui se basent sur le célèbre aphorisme de Lucrèce lequel est le fondement du système philosophique d'Epicure, « Ex nihilo, nihil ». Rien ne vient de rien.

Nous examinerons l'un après l'autre, avec les arguments joints à l'appui chacun de ces deux systèmes et nous commencerons par la théorie des adeptes de l'école de Buchner qui rejettent toute intervention en dehors de la matière et de la force, et qui déclarent que l'hypothèse d'un « Dieu » leur est inutile pour expliquer l'existence du monde.

Première Théorie.

« Toutes les choses qui existent actuellement ont existé de tout temps, en substance ou sous une forme quelconque ».

Telle est la proposition sur laquelle se basent les matérialistes pour démontrer la validité de leur théorie.

La matière, la force et la vie sont éternelles; et l'univers, considéré dans

son ensemble, est une vérité qui existe et agit par elle-même de toute éternité.

— « Quelque chose existe. » — C'est là un fait qui n'exige aucune démonstration ; qui est aussi certain qu'un axiome.

— Or, si la proposition « quelque chose existe » est le premier fait, « quelque chose a existé » est le second fait ; car il est aussi certain que « quelque chose a existé » dans le passé, qu'il est certain que « quelque chose existe » dans le présent. Par conséquent, « si quelque chose existait » hier, ou il y a un nombre indéterminé d'années, ce « quelque chose » avait une cause, parce que chaque chose ou événement particulier a une cause, et ce raisonnement doit s'appliquer aux choses ou événements existant dans un temps quelconque qui se peut concevoir.

Et si des choses ont existé dans un temps qui peut se concevoir dans le passé, alors des choses — de telles causes — existaient avant un temps quelconque concevable ou assignable dans le passé ou toujours ; car il est mathématiquement vrai que quand on a atteint la limite de la quantité assignable, on a atteint l'infini.

De ce qui précède, nous pouvons conclure que « quelque chose » a existé toujours ; car, autrement, il y aurait eu un temps où rien n'existait. Mais cette dernière hypothèse est inadmissible ; car, dans ce cas, cet état, ce vide universel, se serait continué et nous sommes logiquement amenés à affirmer que « toutes choses, sous une forme quelconque, ont existé toujours ; et puisque toutes les choses qui existent à présent ont toujours existé en essence, il s'ensuit que « des causes » ont existé toujours et qu'il ne peut y avoir « de cause première ».

La science démontre, en outre, que la matière et la force ont existé de tout temps ; et il en résulte, conclut le matérialiste, que l'univers existant par soi-même et de toute éternité est la vraie solution de la question « de l'origine des choses » ; et qu'un tel univers, avec ses successions et ses changements, ses forces prodigieuses et ses lois invariables, constitue l'entité omnipotente et omniprésente, — « Le tout dans tout » : La vraie et seule réelle divinité !

Réfutation de l'agnosticisme et de l'athéisme

Ex nihilo nihil

Les matérialistes accordent à la matière la toute puissance et prétendent que tous les phénomènes de la nature ne sont que l'expression de la matière pour lesquels une intelligence immanente et pénétrante est inutile. Mais, étant données de la matière et de l'énergie, avec la loi de l'évolution, le problème n'est pas encore résolu.

L'évolution n'est que la recherche du « Comment » la nature opère et elle n'approche jamais du grand mystère « le pourquoi ». Pourquoi, en vérité, l'univers existerait-il ? Pourquoi y aurait-il à toutes les époques, sans nombre, un changement graduel d'énergie d'une vapeur cosmique en ignition dans l'immensité de l'espace, en des formes variées à l'infini ? A toutes ces questions la science reste muette.

« Toute substance est éternelle, nous dit-on. En elle existent des atomes, des molécules, des tendances, des forces qui nécessitent le mouvement, lequel, avec l'attraction et la répulsion, produisent une suite de forces ».

Nul ne conteste que les tendances, les forces, les attractions et les répulsions de la matière ne soient nécessaires à la croissance, au développement et à la conservation d'une suite sans fin de formes vivantes; mais jamais aucune d'elles n'a donné naissance à ces formes et n'a pu, par conséquent, les douer de vie et d'intelligence. Et quand même, on admettrait que l'évolution cosmique ait produit la vie monadique et l'ait transmise, d'âge en âge, dans les changements géologiques jusqu'à la matière grise du cerveau humain, comment l'aveugle nécessité aurait-elle pu faire pour introduire la grande phase d'évolution mentale et morale?

Les formes commencent et finissent, il n'y a aucun doute; mais quelque chose les force à commencer et la cause existe avant la forme qui la fait naître.

On parle, avec grande éloquence, des tendances et des forces de la matière; mais, en pratique, cela ne signifie rien. En effet, qu'est-ce qu'une tendance? De quelle force veut-on parler? Nous avons aussi, dans la matière, de la cohésion, de l'affinité chimique, de la dureté, de la ductilité, etc... : puis, il y a encore de l'électricité, du magnétisme et ses similaires.

Mais la gravité, l'électricité et l'affinité chimique produisent-elles des formes? La force de gravité communique-t-elle de l'intelligence à un amas de terre? Un courant électrique l'a-t-il jamais animé de vie et de pensée?

Non, jamais, ni la tendance, ni la force, ni l'attraction ou la répulsion n'a pu et ne pourra produire une forme soit végétale, soit animale, à moins qu'on n'y trouve un germe de vie. Si une tendance ou une force nécessitant le mouvement, de concert avec l'attraction et la répulsion, avait jamais pu produire une suite de formes à une époque quelconque dans le passé, pourquoi un pareil phénomène ne se produirait-il pas encore là où il n'y a pas de vie antérieure?

L'intelligence existe; la pensée, la raison et la sagesse existent, cela est incontestable. Or, comme quelque chose jamais ne provient de rien, il s'en suit que l'intelligence, la raison et la pensée ont existé toujours. La vie qui est la cause ou l'origine n'a donc pas opéré aveuglement en produisant une suite infinie de formes.

L'intelligence a été co-existante et co-éternelle avec la vie. La grande cause première n'était pas seulement vivante, mais elle était aussi intelligente. C'est elle qui créa la matière, avec ses formes variées et infinies, et la remplit de vie et d'intelligence. Aucune autre théorie n'est capable d'expliquer l'existence de toutes les choses, car c'est la seule qui soit conforme à la saine raison.

Il est vrai que personne ne peut prouver qu'il existe un Dieu, et que ce n'est là qu'une hypothèse; mais comme l'a dit un écrivain célèbre : « Il est plus facile de croire en Dieu que de n'y pas croire ».

Sans aucun doute, la méthode qui affirme la vie antérieure d'un agent ou d'un être intelligent, tout puissant d'où tout est dérivé, est la seule qui soit logique et qui puisse expliquer l'existence de toute forme de vie et d'intelligence sur terre. Pourtant ce fait ne peut être démontré et ce n'est là qu'une certitude métaphysique, une déduction nécessaire dans le domaine du raisonnement abstrait.

Mais si l'existence de Dieu ne peut jamais être démontrée, de même, sa non-existence ne peut être ni prouvée, ni rendue probable. On peut accumuler les négations sur les négations; des critiques plus ou moins ingénieuses peuvent être émises sur les systèmes d'un Dieu supposé qui font ressortir toutes les erreurs, les désordres, l'impuissance.

Mais, quand tout sera dit, que restera-t-il? On n'aura pas encore fait disparaître Dieu ou sa nécessité. La demande d'un Dieu exigée par la raison restera toujours persistante et non résolue; et comme on l'a dit: « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer! »

Oui, il faut une cause pour expliquer tous les effets que nous constatons autour de nous. Le sentiment de cause est une des premières inspirations de la conscience, et par suite l'idée des rapports de la cause à l'effet est une des idées fondamentales de la raison. Qu'on donne à la cause qui est l'auteur de tout, le nom de Dieu ou tout autre, une force vivante, intelligente, antécédente doit avoir existé pour tout ce qui est doué de vie et d'intelligences; — un attribut supérieur d'où la pensée humaine dérive, s'est manifesté à l'origine commune des choses, dans l'éternité passée.

Cette nécessité, les matérialistes eux-mêmes s'inclinent devant elle. Obligés de rendre compte de la raison humaine, ils ont admis, au nombre des propriétés de la matière, la pensée et la conscience, termes immatériels, comme ils ont dû la douer de sensibilité pour expliquer les manifestations vitales. La matière, « dit Büchner, n'est pas grossière, mais tellement délicate que nous ne pouvons nous en faire une idée... »

« Elle n'est pas sans valeur, mais elle a la plus sublime signification. Elle n'est dépourvue ni de sentiment, ni d'esprit, ni de pensée... Elle n'est pas inconsciente, mais elle développe successivement, dans ses processus de formation et d'évolution terrestre, tous les degrés imaginables de la conscience ».

L'agnostique peut suspendre tout jugement et dire qu'il ne sait pas; mais il oublie qu'en agissant ainsi il est incapable d'analyser son propre esprit. Tout ce qu'il peut savoir se trouve dans le domaine des idées et celles-ci sont conditionnées et ne peuvent être soumises à des lois de dimensions.

Paul a dit: « Personne n'a vu Dieu; mais il est également vrai qu'aucun homme n'a vu l'esprit ou l'âme; et s'il est fondé que l'esprit humain n'est connu que par les phénomènes mentaux copiés des phénomènes de la nature par l'aide des sens, que dira-t-on de la copie qui nie l'original? »

L'homme a une triple nature, physique, intellectuelle et morale ou spirituelle, laquelle exige l'entier développement de toutes et de chacune d'elles pour faire l'individu complet.

Le spirituel est le réel et la matière n'en est que l'ombre ; et le seul but de l'existence doit être le développement de l'individualité de l'esprit.

La science représente les connaissances classifiées de la nature et de ses lois. Elle a déjà établi qu'il n'y a pas de phénomènes isolés dans la nature ; que chaque phénomène est lié à un autre phénomène, non seulement dans l'infini du passé, mais encore dans l'infini de l'avenir.

C'est cette continuité de l'être qui rend la science possible et c'est cet Etre essentiel et éternel qui se posera à jamais comme négation de l'athéisme.

« De l'infini à l'infini on arrive à Dieu ». Et comme l'a dit H. Spencer : « il y a derrière tous les phénomènes de la nature, l'existence d'un pouvoir invisible et éternel, qui est le critérium le plus certain de nos connaissances et dont les phénomènes ne sont que les manifestations changeantes et passagères. De plus, quel que soit ce pouvoir d'être, il est aussi actif aujourd'hui qu'il l'a été dans les temps passés. Jamais, il n'y eut dans l'œuvre de l'évolution un seul instant d'arrêt ni de repos. Il est la lumière qui pénètre tout de ses rayons et dont les vibrations remplissent tout l'espace formant les intelligences humaines ».

Prof. C. MOUTONNIER.

L'INSPIRATION

(Suite).

C'est chose remarquable comme de nombreuses découvertes et inventions du temps présent ont été non seulement prédites, mais décrites par des auteurs anciens, qui étaient sans contredit inspirés. Ceux auxquels les lettres sont familières trouveront dans la Bible, dans Homère, Lucrèce, Dante, Shakespeare, Ben Jonson, Milton, Mickievicz, Goethe, Tennyson et bien d'autres des indications suffisamment explicites sur les découvertes d'hier et d'aujourd'hui. Si l'homme de science procède par expériences rigoureuses et s'efforce d'expliquer les effets par des principes déterminés, le poète d'un vol plus haut monte d'un coup, par l'inspiration jusqu'aux causes qui relient les phénomènes et atteint l'explication par une voie toute différente. C'est un terrain commun, mais inattendu pour l'alliance de la science et de la poésie.

Bien avant l'intrépide aéronaute Santos-Dumont, *Lucien*, dans sa *Vera Historia*, datant du II^e siècle, prédit le navire aérien, aux voiles gonflées par un vent en tourbillon, en route vers la lune. Cette invention prédite par Lucien réapparut en 1709, sous forme d'une demande de brevet, formulé par un moine brésilien, au roi de Portugal. Ce bateau volant devait avoir l'avantage de la vitesse sur les transports par terre et par mer et faire 200 milles par jour, et l'avantage d'éviter les frontières n'avait pas échappé à son auteur. *Salomon* décrit symboliquement, par inspiration,

la circulation du sang, environ trois mille ans avant la découverte de Hervey. Sans remonter absolument aussi loin, est-il rien de plus moderne, dans le bagage scientifique, que l'usage de l'air liquide comme moyen de recherche et cependant il faut rappeler que Virgile mentionne fréquemment le *aer liquidus* dans ses œuvres. Tout aussi intéressante est la description de Lucien parlant des habitants de la lune, il y a dix-sept siècles, et leur faisant boire de l'air liquéfié ou comprimé dans un gobelet où il formait comme une rosée. La torpille de Witehead a été prévue par Ben Jonson (1574-1637), l'un des meilleurs poètes dramatiques anglais. De même les merveilleux phénomènes de l'électricité ont été prédits par plusieurs écrivains de l'antiquité, qui écrivaient sous l'inspiration, quoique leurs connaissances exactes fussent bornées au pouvoir attractif de l'ambre frotté, pour les corps légers. C'était ce que les Grecs appelaient l'électron. Thalès de Milet (580 a. J. C.) célèbre philosophe grec, qui mesura la hauteur des pyramides par leur ombre, et fit plusieurs découvertes dans la géométrie et l'astronomie, parlait d'une sorte d'âme résidant dans l'ambre, et Théophraste y revenait trois siècles plus tard. Dove cite le philosophe chinois Knopho, du commencement du IV^e siècle, qui assimilait l'attraction du fer par l'aimant à celle des corps légers par l'ambre. C'étaient les précurseurs du Dr Gilbert, médecin de la reine Elisabeth et le père de l'électricité moderne. Qu'il y a loin de ce vieil expérimentateur jusqu'à l'application de l'électricité aux paquebots les plus rapides et jusqu'aux derniers essais d'Orling et d'Armstrong sur la transmission des ondes ! Au milieu de ce long chemin nous trouvons Galileo Galilei, qui, par inspiration, a défini le télégraphe électrique dans son *Systema Cosmicum*. Jonathan Swift (1667-1745) le célèbre auteur des « Voyages de Gulliver », du « Conte du Tonneau » etc., surnommé le « Rabelais de l'Angleterre » à cause de sa satire burlesque, était, sans contredit, inspiré. Les « Voyages de Gulliver » ne sont qu'une espèce d'allégorie remplie d'allusions aux circonstances et aux personnages politiques de l'époque. Elles sont une source classique de découvertes avant la lettre, notamment quant à la découverte des satellites de Mars, que Swift prête aux astronomes de Laputa, il y a 175 ans, faisant crédit à la planète de deux lunes, alors que c'est seulement en 1877, que le professeur Halle, de Washington, découvrit réellement les deux très petits satellites de Mars. Swift écrivait, dans son immortel ouvrage : « Ils ont découvert deux petites étoiles ou satellites qui « tournent autour de Mars ; l'un, le plus intérieur, est distant du centre de « la planète de trois diamètres, l'extérieur de cinq diamètres. Le premier « fait sa révolution en dix heures, l'autre en vingt et une demie. » Ces chiffres furent généralement regardés comme une preuve de l'ignorance de Jonathan Swift en astronomie, vu l'absolue improbabilité qu'une planète eût des satellites si rapides, qu'en un jour il y eût plusieurs couchers et

levers de lune. C'était contraire à toute analogie, tandis que l'accord avec les résultats du professeur Halle, fut si incroyable, qu'on refusa de l'attribuer à une simple coïncidence et on assura que Jonathan Swift devait avoir eu quelque moyen inconnu de connaître la vérité, et que ses notions si exactes avaient leur source dans l'inspiration. La télégraphie sans fil, qui semble d'hier, a été indiquée par Strada dans une description, qui est devenue familière au lecteur moderne par les pages d'Addison dans le « Spectateur ». Les *Promulsiones* de l'auteur italien décrivent deux amis, en correspondance au moyen d'une certaine pierre, douée de la vertu de communiquer à des aiguilles venues en contact avec elle, la propriété de se mouvoir sympathiquement à quelque distance qu'elles se trouvent l'une de l'autre. Dans son commentaire l'auteur ajoute que chaque possesseur d'aiguille ajuste la sienne sur un cadran avec les lettres de l'alphabet disposées à la périphérie. Quand ils souhaitaient converser, l'un épelait les mots le long de son cadran et l'aiguille de l'autre suivait sympathiquement les mêmes lettres, permettant les communications par dessus les mers et les continents. Cette histoire, qui paraît plutôt l'idée que se fait du télégraphe une personne étrangère à la science, se trouve en réalité presque au niveau d'une réalisation dont nous nous approchons chaque jour depuis la suppression des fils. Donc Strada écrivit sous l'inspiration.

Robert Hooke (1635-1702) célèbre savant anglais, était un génie singulièrement inventif, et c'est merveille de voir la sagacité qu'il met au service de maigres prémisses pour en tirer des déductions correctes par inspiration spirituelle. Il était en avant de la science de son époque. C'est ainsi que sa théorie de la gravitation forme une partie de celle de Newton ; il toucha aux lois des mouvements planétaires, pressentit la machine à vapeur, la pompe à vide, la théorie des voûtes et le régulateur spiral des montres. Pour qui connaît ses œuvres, il est très étonnant de constater que le téléphone n'est point une invention aussi moderne qu'on le pense ordinairement. Le téléphone a été prédit par Hooke en 1664. Voici ce qu'il écrit à ce sujet... « De même que les lentilles ont grandement étendu le champ de la vue, il n'y a rien d'improbable à ce que nos autres sens ne reçoivent des perfectionnements importants par des inventions mécaniques. On a déjà réussi à faire entendre de simples murmures à un jet de pierre de distance et la nature des choses ne s'oppose pas à ce que cette distance soit décuplée. » Il continue... « Je puis assurer le lecteur qu'au moyen d'un fil tendu j'ai propagé le son à une distance considérable, en un instant, avec une vitesse comparable à celle de la lumière, bien plus vite que la transmission par l'air ». Or toutes les merveilleuses découvertes de Robert Hooke naquirent dans des moments d'inspiration.

(A suivre.)

JOSEPH DE KRONHELM.

CONFÉRENCE

« Du féminisme spiritualiste et de l'éducation de la croyance ».

PARIS 1903 (1).

Mesdames, Messieurs,

Tous les esprits sérieux sont assez d'accord maintenant pour convenir qu'au point de vue de l'intérêt politique, religieux, social, il faut associer, unir, relier l'esprit féminin à la vaste fédération du travail de la Pensée, mettant à jour *les intérêts permanents de l'humanité*.

Tel est le point de vue auquel je compte me placer en vous parlant de l'Education de la Croyance et du rôle de la femme dans cette éducation.

Et j'ose espérer qu'aucun esprit éclairé ne le trouvera étroit ou mesquin.

Les idées que je vais vous exposer ne sont pas chez moi des idées nouvelles ; plusieurs fois je les ai exposées, et j'ajouterai que si elles me sont personnelles, elles sont chères à beaucoup d'esprits éclairés.

I

La France est profondément agitée à l'heure actuelle par le grand problème de l'enseignement ; cette agitation n'est pas finie, et les adversaires de partis se plaisent à croire et disent qu'elle ne fait que commencer.

En tous cas, l'ébranlement est tel que cette question de l'enseignement se pose partout, et le moment est excellent pour faire voir la différence qu'il y a entre la manière de la concevoir, du progrès spiritualiste et, j'ajouterai, féministe-spiritualiste et celle des controverses cléricales ou anti-cléricales.

(1) Il nous paraît opportun de rappeler que malgré les interprètes différents de l'idée du Féminisme-spiritualiste, c'est à l'initiative directe de Mme O. de Bérobrazow qu'est dû le mouvement qui se dessine. Les personnes désireuses d'en prendre connaissance trouveront dans le tome deuxième de la série Féministe-Spiritualiste, les idées exposées plusieurs fois par Mme O. de Bérobrazow, précisément au Congrès de 1900, des Oeuvres et des Institutions féminines (La femme dans l'Education). Au Congrès spirite et spiritualiste (Les deux sens du mot féminisme). Au Petit Palais, école des Hautes Etudes (Féminisme et Spiritualisme).

Mme de Bérobrazow, s'appliquant à l'œuvre du Féminisme-spiritualiste pour l'éducation de la croyance par l'idée et par l'action, croit devoir informer tous ceux que cette Pensée intéresse qu'il sera fait incessamment un tirage spécial de sa conférence « Du Féminisme-spiritualiste, et de l'Éducation de la croyance », avec renseignements sur les questions essentielles et pratiques, et que toutes les personnes qui en feront la demande recevront cette brochure franco et gratis. Adresser demande et adhésion 4, rue Saint-James (Neuilly-sur-Seine) ou bien à Saint-Raphaël (Var) à Mme de Bérobrazow, à partir du mois d'août 1903.

En réalité, quoi de plus inquiétant, la raison et la religion coulant en sens contraire, la raison allant vers l'avenir, la religion allant vers le passé.

Eh bien, une seule chose est à la taille de l'avenir, c'est la vérité.

La vérité ne se compose pas, elle s'observe ou se reçoit.

Et j'ajoute ceci : cette vérité qui s'annonce, qui entrevoit dans les ténèbres les premières lueurs de la communication entre le monde visible et les mondes invisibles et leur rapprochement, distingue les connaissances spirituelles de l'esprit clérical, du dogmatisme étroit.

Disons mieux : l'essentiel, c'est ici que l'enseignement des vérités spirituelles soit vraiment un enseignement de vérités spirituelles dont les écoles sont les points lumineux ou obscurs, *selon la méthode employée à cet enseignement.*

Le principe est double, ne l'oublions pas, une mauvaise méthode laisse obscurs les chemins de la vie, de ces coins ténébreux où se blottit le découragement, où s'embusque le scepticisme, où l'esprit tendu, sans armes et sans moyens, vers les possessions âpres et lointaines des idées, ne fait qu'échauffer les cerveaux, sans, d'un souffle vivifiant, réchauffer les âmes isolées et désertées.

Qu'on y pense, tous dans la joie ou dans la tristesse, nous portons au cœur un mot qui gémit ou qui chante, dont tous nos actes sortent comme les rameaux du tronc, et ce mot dit : *besoin de croire.*

Oui, notre temps a un besoin impérieux d'une foi s'alliant tellement à la haute souveraineté de la raison, qu'elle ne pourrait ni exister, ni être conçue séparément d'elle. Et l'unique but de la raison, c'est d'être immensément éclairée et non doctement abrutie ; alors se réalisera, et sans qu'il puisse en être autrement, ce qu'on regardait comme une prétention exorbitante de la libre pensée : la pleine indépendance de la raison enfantant la foi.

Y a-t-il là quelque chose de douteux ? Non certes, car la science fait de véritables découvertes dans le domaine de l'esprit humain, et son pouvoir vient des forces psychiques, dont la connaissance entière annonce aux hommes les destinées les plus glorieuses.

La vulgarisation de cette science, très étendue, très subtile, très sûre, donne les solutions morales, sociales, les plus inespérées, à ceux qui la pratiquent, en apportant au monde un nouvel élément intellectuel, donnant à la vie toute sa lumière, dans laquelle toutes les vérités se retrouvent et se rencontrent, car toute vue de la vérité est une certaine vue de l'au-delà.

Puisqu'au moyen des sens nous ne connaissons que nos perceptions, qui n'ont en soi ni permanence, ni activité propre, le monde des corps n'est que phénoménal, n'est qu'un langage par lequel l'esprit parle.

« Il y a des corps célestes et des corps terrestres », dit saint Paul.

« Il y a un corps animal, il y a un corps spirituel ».

(Epit. de saint Paul aux Corinthiens, chap. 15, verset 40, p. 44.)

Nous savons maintenant d'où viennent ces paroles profondes, l'ordre silencieux a cessé de se taire, il fait entrevoir à l'homme que, s'il n'est qu'un aboutissant terrestre, sa psyché résume en elle tout l'univers.

Est-il difficile de comprendre qu'en cette conquête des forces psychiques vainquant les forces naturelles, et *proclamée par la science expérimentale*, qu'en cette conquête, dis-je, se résume l'immense travail intellectuel contenant en germe le commencement de l'ère scientifique et religieuse du troisième âge du monde ou la loi d'équilibre sera trouvée, car nous allons à la lumière, au bien, à l'harmonie, *par la connaissance de la loi qui nous conduit*.

La question est posée : d'un côté, la négation sans preuves, de l'autre, un état mental qui affirme l'existence d'une *force indépendante et libre, plus haut que l'homme et que la nature*.

C'est, comme je vous le disais tout à l'heure, une délivrance de l'âme se détachant des forces psychiques.

Une délivrance de l'âme imposant à l'éducation de la croyance un travail de synthèse nouvelle, une arrestation de la lettre par l'esprit, n'hésitant à soumettre la religion à l'examen critique, à rejeter le linceul étroit du dogme, pour mener l'humanité à son centre, en transportant ce centre délivré dans l'infini de Dieu. L'œuvre de Dieu, c'est donc de délivrer l'âme.

La civilisation n'est pas complète quand les âmes sont obscures.

Aussi, en ces temps de division des esprits et d'anarchie de consciences, la meilleure manière de s'entendre entre esprits impartiaux, c'est encore semble-t-il, de s'élever au-dessus des questions de partis et des préférences personnelles, pour regarder uniquement le *Bien de l'Education de la croyance*.

Il n'est pas de plus grand problème que celui de l'Education de la Croyance, de cette éducation d'où dépend l'élévation ou l'abaissement des races, puisque dans la rivalité et la lutte des individus, ceux-là l'emportent qui possèdent le caractère et la volonté de la conviction, naturellement attachée à ce qu'il y a de plus généreux dans les aspirations de l'humanité.

C'est qu'il faut à la société une certitude, un point d'appui, dans le rayonnement de la vérité, dans la réalité sur l'au-delà de la vie.

Aussi, tous les esprits éclairés, tous les cœurs droits dignes de ce nom, sont d'accord pour s'effrayer sur l'avenir d'une génération qu'on voit grandir au sein d'une société plus ardente que jamais, quelque brillante, quelque savante qu'on la suppose, exciter dans les jeunes âmes la provocation au mal.

Et le seul remède, le seul contre-poids à cet entraînement vers le mal est dans une éducation de la croyance, redonnant au cœur humain ces deux principes essentiels à toute société : *la discipline de la raison, l'abnégation de la foi.*

Il n'y a rien de plus inflexible, de plus courageux, au monde, que la conscience des esprits convaincus qui disent : *nous sommes sur terre pour nous aimer et agir.*

Aussi, socialistes ou radicaux, les hommes qui prétendent supprimer l'enseignement religieux, auraient mauvaise grâce à contester le choix de porter le débat *sur le large terrain des intérêts permanents de l'humanité*, puisque entre tous les agents d'expansion intellectuelle et tous les instruments d'influence morale, il en est un, par lequel les idées — force de l'humanité dans un prochain avenir — l'emporteraient sur tous les entraînements vers le mal ; instrument pacifique, travaillant en silence pour faire entrer l'humanité dans la plus grande union de ses puissances en partant du fond des vérités spirituelles, qui remuent dans ses plus intimes profondeurs, l'âme généreuse, vaillante et tendre des jeunes générations.

Disons-le donc, et disons-le précisément en présence de la crise dangereuse à laquelle la société arrive, comment multiplier dans toute la nature la justice nécessaire, comment prétendre bâtir sur la justice éternelle, universelle et rejeter les forces divines de l'âme qui, seules, renferment les choses qu'elles expriment, qui, seules, apportent les biens qu'elles annoncent ?

Voyons sans illusions la situation telle qu'elle est :

Les résultats obtenus par les sciences sociales prouvent que les richesses ne sont pas les seules forces sociales.

En effet sans cette connaissance de lumière spirituelle vers laquelle se penche le siècle futur, et tant que le niveau des âmes ne sera pas plus élevé, il y aura entre l'avenir et nous une interposition fatale et le vent des passions cassera toujours les ailes de la justice et le principe de cette justice chrétienne, rallumée sous la forme des idées proclamées en 89, restera lettre morte.

En effet, le progrès de notre science sociale commence enfin à le démontrer la source des vraies transformations sociales, c'est la justice intérieure, qui renouvellera la face du monde, qui répartira et administrera la terre dans l'ordre et l'équité ; eh ! bien, *hors de l'équilibre qui présuppose la connaissance de la finalité de la vie il ne peut y avoir qu'inconscience et fanatisme, puisque seule la foi en l'au-delà a auprès de soi et avec soi la justice, la raison, la conscience.* Oui, en ce moment où les sociologues les plus éminents se demandent où l'Europe trouvera les forces pour enseigner aux masses les vérités nécessaires à leur transformation à travers la confuse logomachie de

ce commencement de siècle ou toutes les idées se heurtent et se combattent, l'immense impulsion des esprits indépendants illumine l'ombre qui nous environne, et répond que ce pouvoir appartient à l'étude s'inspirant de la vraie vie, *de laquelle résulte l'amélioration continue du genre humain.*

Et peut-être que le meilleur âge d'une éducation de la croyance c'est l'époque qui est quelque chose comme le commencement de la grande réalisation de la Religion et de la Science, s'adossant à la méthode et à la liberté, et répandant sous la forme progrès ce quelque chose qu'on refuse au monde sous la forme révolution.

En tout cas, nous savons maintenant que le spiritualisme scientifique lentement évolué, appuie sa connaissance sur la méthode d'observation appliquée à l'étude des forces psychiques, à la méthode d'une connaissance poussant les esprits et les cœurs à déployer ces forces, à constituer leur emploi par la psychologie nouvelle, la psychologie intégrale, pour laquelle la matière doctrinale n'est pas l'important, mais une chose secondaire ; d'ailleurs les faillibilités, les variations, les contradictions de « la lettre » le prouvent abondamment.

Cependant, qu'y a-t-il hors des vérités spirituelles commençant le plus grand progrès, ayant en main ce prodigieux outil de foi, les preuves de la survivance de l'âme ?

Le monopole de la lettre épuisé.

Hélas ! s'il sort de l'enseignement ecclésiastique tant de sceptiques et d'athées, la faute n'en est pas à eux seuls.

Et l'ennemi des prêtres n'est pas toujours l'ennemi de Dieu.

En vérité, la part légitime des religions reconquise, l'esprit nouveau reparu comme de lui-même dans les sciences spirituelles, ne se borne pas à vivre aujourd'hui, il veut avoir le droit d'une existence légale par un enseignement, *qui est dans le fait vérité*, et non dans le mot dogmatisme.

Le Christ ne nous apporte pas un enseignement dogmatique, il apporte le modèle de la vie morale, il propose un idéal de la vie « spirituelle ».

« Il ne sera pas surpassé, entre les fils des hommes, il n'en est pas né de plus grand que Jésus ».

Cette parole, une des plus chrétiennes qui aient jamais été écrites au monde a été dite à la fin de « la vie de Jésus » par Renan.

Résumer en quelques mots la vraie religion consiste à chercher Dieu et à aimer Jésus-Christ, sans Jésus-Christ, il n'y a pas d'homme intérieur.

Tout le débat porte donc sur ce point : La société n'a jamais eu qu'un seul type d'enseignement religieux, il serait à souhaiter qu'elle eût deux types d'enseignement au lieu d'un : l'enseignement ecclésiastique et l'enseignement spiritualiste-scientifique.

En vérité, de quel droit l'enseignement dogmatique accroche-t-il au clou de son catéchisme la claire démonstration de l'évolution de l'âme ?

De quel droit ôte-t-il la voix à l'enseignement des vies successives, cette clé de la destinée, d'une destinée s'accomplissant dans la justice, rigide comme un théorème et qui sait le contre-coup de nos actions.

De quel droit étouffe-t-il la flamme de cette idée, qui si nous en savons tirer parti, peut et doit être le signal du plus grand progrès philosophique et religieux des temps modernes, de la plénitude du christianisme évolué, ayant le culte de la Pensée.

Cependant, il ne faut pas se flatter que ces réformes, toutes raisonnables qu'elles paraissent, puissent être l'œuvre d'un jour; d'ailleurs il ne sert à rien de heurter de front les préjugés, et les seules révolutions efficaces sont celles qui s'accomplissent lentement et dont les esprits se font les complices.

Les révolutions radicales sont toujours difficiles à accomplir, il les faut éviter toutes les fois que la chose est possible. Toutefois, même dans ces conditions et grâce à l'emploi de meilleures méthodes, on peut croire possible l'excellence et le profit de l'enseignement spiritualiste scientifique.

Ma conviction est que ces réformes sollicitées seront faites tôt ou tard, parce qu'elles sont nécessaires, que plus tôt on les fera mieux cela vaudra et qu'il faut les préparer sans plus attendre.

O. DE BÉZOBRAZOW.

(A suivre.)

The Society for psychical Research, its rise and progress and a sketch of its work. (*La Société anglo-américaine pour les Recherches psychiques, sa formation et ses progrès : esquisse de son œuvre*), par EDWARD T. BENNETT, Secrétaire-Adjoint de la Société de 1882 à 1902.

Voici un petit ouvrage très intéressant et très utile. Tout le monde, en effet, a entendu parler de la Société anglo-américaine pour les Recherches psychiques; mais très peu de personnes se rendent compte de ce qu'elle est. Nous n'en avons pas l'équivalent en France : nos groupes de recherches sont spirites; les psychistes indépendants n'ont pas encore réussi à fonder une Association. C'est pourquoi nos lecteurs trouveront à la fois plaisir et profit à lire le petit volume de M. Bennett.

Le chapitre 1^{er} nous fait assister à l'établissement de la Société en 1882. Depuis quelques années le besoin s'en faisait sentir, à preuve la campagne généreuse du professeur Barrett et aussi l'adhésion immédiate de MM. Dawson Rogers, Stainton Moses et Massey, spirites anglais de haute valeur. Le professeur Henry Sidgwick accepta la présidence de la nouvelle Société, dont la devise aurait pu être « Prudence et Courage » si l'on en juge par son programme, et en particulier par cette courte note addi-

tionnelle : « Pour éviter tout malentendu, nous déclarons expressément que l'adhésion à la Société n'implique nullement l'acceptation d'aucune explication particulière des phénomènes étudiés, ni aucune croyance à l'intervention, dans le monde physique, de forces autres que celles qui sont reconnues par les sciences physiques. »

Cette attitude précautionneuse était amplement justifiée par le mépris non déguisé du public; quant au courage, on ne saurait trop l'admirer, étant donnée l'éminence sociale et scientifique des fondateurs.

Ce fut Edmond Gurney qui occupa dès le début la haute charge de secrétaire honoraire; il la garda jusqu'à sa mort. Avec Myers comme adjoint, M. Podmore fut alors élu. En 1897, Myers seul fut réélu. C'est actuellement M. J.-C. Piddington qui occupe le poste de secrétaire honoraire.

Citer parmi les présidents le professeur William James (1894-1895) et Sir William Crookes (1896-1899), c'est donner une idée de la valeur scientifique de la Société. Ajoutons, qu'actuellement, c'est sir Olivier Lodge qui occupe cette charge.

Quand verrons-nous pareille chose en France : un personnage d'une situation analogue à celle d'un Crookes, d'un James ou d'un Lodge (Crookes était en 1898 président de la British Association, quelque chose comme notre Institut de France) donnant son appui moral et son aide effective à une Société pour les Recherches psychiques !

La Société anglaise publie des *Annales* ou *Proceedings* et un *Journal*. Elle a, en outre, publié sous le titre de *Fantôme des Vivants* un ouvrage d'une portée incalculable.

Télépathie, Hypnotisme, Etude du Moi Subliminal, apparitions et maisons hantées et enfin *Preuves de l'existence d'intelligences non incarnées et de la réalité de la communication*, voilà les titres des cinq chapitres suivants. Dans ces chapitres, M. Bennett examine les recherches effectuées par la Société et les résultats acquis. On ne peut que féliciter l'auteur de la façon claire et ingénieuse dont il présente les faits et les inductions. Le choix des cas cités est très remarquable. Le chapitre VII, *Conclusions*, se termine par une citation de Tennyson, empruntée au discours présidentiel de sir Olivier Lodge en 1902 :

« L'Esprit qui est dans l'Homme, et l'Esprit qui autrefois fut un Homme ... s'appellent l'un l'autre... et les Voix de l'Aurore répondent aux Voix des Ténèbres..... »

Nous ne pouvons reproduire la citation en entier ni analyser l'ouvrage plus à fond. Mais nous pensons en avoir assez dit pour montrer combien est intéressante la brochure de M. Bennett. Du reste, M. Sage — ainsi que nous l'avons appris dans une conversation récente — va publier dans les *Annales des Sciences psychiques* une traduction intégrale de ce petit volume.

Human personality and its survival of bodily death

(*La personnalité humaine et sa survivance à la mort du corps*),

par FRÉDÉRIC MYERS; en 2 volumes grand in-8°.

La mort est venue interrompre Myers dans son œuvre, et le livre qui vient de paraître, signé de lui, a dû être mis au point et complété par de savants et fidèles amis. Ce livre est extrêmement remarquable, et nous ne saurions trop engager tous ceux qui s'occupent de sciences psychiques à se le procurer. Il résume toute la vie de l'auteur et, on peut le dire, toute celle de la Société pour les Recherches Psychiques jusqu'aujourd'hui.

Chez nous, les théories de Myers sont peu et mal connues. Voici le moment de les étudier à fond. Quelle que soit la conviction qui sortira de cette étude, nous n'aurons qu'à y gagner. On ne peut s'empêcher d'être saisi d'admiration devant ce monument harmonieux, résultat de travaux longs, patients, conduits avec une inflexible méthode.

Myers lui-même nous apparaît avec un grand charme. C'était un lettré de premier ordre, un écrivain raffiné, un véritable artiste. Mais, c'était en même temps un inquiet, un curieux, un chercheur. Lié d'amitié avec tout ce que l'Angleterre intellectuelle compte de sommités, il était à peu près universel. Dans son premier chapitre — qui est une introduction, — il se plaît à rendre hommage à ses deux meilleurs amis, trop tôt enlevés par la mort : Gurney, le principal auteur des *Fantômes des Vivants* et le savant professeur Sidgwick. Il fait aussi une allusion délicate au sentiment de gêne qu'éprouve celui qui s'occupe de recherches psychiques, sentiment qu'il éprouva lui-même très vivement, parce qu'il comptait parmi ses maîtres de jeunesse, devenus ses amis, de hautes personnalités, et aussi parce qu'il y a une trentaine d'années, ce genre de recherches n'avait pas le moindre crédit auprès du monde savant et du public.

Cependant Myers n'hésita pas, et sacrifia cette fausse honte. Il voulait savoir. Rompant avec la superstition scientifique — *ignoramus et ignorabimus* — il se mit vaillamment à la recherche de la preuve. S'il existe un monde spirituel, pensait-il, et si ce monde a pu, à un moment donné, se manifester ici-bas, il doit en être de même aujourd'hui. Cherchons donc ces manifestations et soumettons-les à une méthode vraiment scientifique — ce qui, chose remarquable, n'a jamais encore été fait.

Jetant un coup d'œil sur le passé, Myers rappelle (toujours dans son Introduction) les phénomènes d'il y a 1900 ans, l'incarnation du Christ, ses miracles, et le plus grand de tous, celui sur lequel est basé le dogme chrétien tout entier, la résurrection d'entre les morts. Esprit profondément religieux, l'auteur s'incline devant la grande figure de celui qu'il considère comme un Sauveur; mais il y a si longtemps que le tombeau s'est ouvert, les témoignages sont si imprécis et si peu sûrs que l'on ne peut fonder là-dessus une conviction de l'existence de l'âme et de sa survie. Plus tard, et cela pendant tout le moyen âge, il y eut indubitablement des phénomènes; mais on les attribuait soit aux anges de lumière soit aux démons: aucune

trace d'observation sérieuse. L'histoire de la sorcellerie peut se résumer en deux mots : hystérie et cruauté. Il faut arriver à Mesmer pour entrevoir quelque chose qui ressemble à de la science. Quant aux visions de Swedenborg, ce précurseur, il est vraiment à regretter que Kant n'ait pas fait à leur sujet un rapport plus précis.

Enfin vint Crookes, dont les attestations sont devenues la pierre angulaire de tout un corps de croyances. Ici se placent d'importantes déclarations. Crookes a établi la réalité de certains faits ; on peut dire qu'il a établi la preuve de l'existence d'un monde spirituel. Mais c'est tout. Combien il est regrettable, pense Myers, que s'appuyant sur les faits observés par Crookes, on prétende attribuer tous les phénomènes sans exception à des esprits désincarnés, alors que chacun de nous est lui-même un esprit dont la puissance ne nous est pas encore tout entière connue. C'est, en effet, restreindre le champ des recherches, et l'on vit bientôt, quand l'immense collection de faits commentés par Gurney fut publiée, combien il était prématuré de ne pas tenir compte de l'action des esprits incarnés les uns sur les autres, indépendamment des modes de communication jusque-là seuls admis par la science. Les conséquences à tirer des faits d'hallucination télépathique sont d'une importance incalculable. De même que nous avons appris à voir dans chaque organisme humain une colonie de cellules ayant chacune une vie indépendante, de même nous apprenons à distinguer une sorte de « colonie » dans notre « moi ». L'ancienne psychologie nous montrait un « moi » entier, tout d'une pièce ; la nouvelle nous dit : le « moi » est une coordination. L'analyse des faits nous prouve que ces vues extrêmes sont toutes deux incomplètes : 1° Il existe des facultés que la vie purement terrestre n'aurait pu créer ; 2° le « moi » conscient n'est qu'une très petite partie du moi total. En sondant très profond, on retrouve l'unité que proclamait l'ancienne psychologie ; mais dans l'intervalle, il y a des clivages plus ou moins nombreux, des mouvements de bas en haut plus ou moins fréquents et puissants.

Pour exprimer ces nouvelles idées, il a fallu de nouveaux mots, et Myers n'a pas de peine à nous montrer que les expressions métaphoriques, créées par lui, *subliminal*, *supraliminal* sont encore les meilleures. Evidemment on pourrait dire *intramarginal*, *extramarginal* : une *marge* convient aussi bien qu'un *seuil*, (*limen*) pour exprimer l'idée. Au-dessous d'un certain niveau, nos sensations restent inconscientes ; mais le niveau, le diaphragme, si l'on veut, n'est pas immuable : il monte, il descend ; à chaque instant, ce qui était inconscient monte à la surface, et *vice-versa*.

Rappelons que l'on s'est servi aussi des termes : moi empirique, passager ; moi transcendantal ; homme cérébral, homme magique.

C'est, à notre avis, une grave erreur de certains spirites, de battre en brèche à tort et à travers les théories de Gurney et de Myers. N'oublions pas que pour la plupart des esprits cultivés, il n'y a pas d'autre acheminement vers ce que nous tenons pour la vérité. Ne pas vouloir admettre autre chose

chez l'homme qu'une personnalité stable, continue, tout d'une pièce, et, d'autre part, attribuer tous les phénomènes sans exception aux esprits désincarnés, c'est être nos propres ennemis, c'est nous fermer tous les milieux de valeur.

Nous avons cru devoir nous étendre un peu sur les idées fondamentales de Myers, parce que sans quelque explication, il est impossible de suivre l'ouvrage. Voyons en effet le second chapitre, qui traite des désagréments de la personnalité. Myers les étudie à la lueur de sa géniale hypothèse; et il faut avouer que celle-ci explique tout et jette sur bien des points des clartés nouvelles. C'est ainsi que l'auteur développe cette idée : ce que l'on prend pour une tare peut être un progrès; les « dégénérés » sont en vérité quelque fois des « progénérés », qui devancent l'évolution générale de la race, qui éprouvent ce qu'éprouveront nos enfants.

Tous les artistes, les poètes, les penseurs devraient lire le chapitre III, intitulé *le Génie*. De ce fait que les géniaux sont au-dessus du niveau commun, et en se basant sur des anecdotes intimes, on a voulu en faire des dégénérés. Mais si les maladies nerveuses occupent tant de place dans la pathologie de notre temps et menacent de tout accaparer, n'est-ce pas parce que le nombre des maladies dues à la famine, à la malpropreté, au froid, à toutes les misères anciennes, a considérablement diminué? Certes, on se demande comment cette planète a pu évoluer un Michel Ange ou un Shakspeare; les facultés du génie sont étrangères et même hostiles à ce qui fait la vie de l'homme physique. Mais pourquoi placer la « Norme » en bas, alors qu'elle est en haut; pourquoi regarder comme type un être à peine sorti de l'animalité, que nous qualifions présomptueusement d'*homme normal*, alors que les pionniers de la race nous présentent des modèles que notre sens intime proclame possibles à atteindre, sinon pour nous, du moins pour nos fils?

L'homme de génie est une sorte d'automatiste; l'improvisation peut être à peine consciente. D'autre part, les sources subliminales sont chez lui extrêmement riches et puissantes : elles s'élèvent en puissants geysers.

Dans le chapitre suivant, Myers démontre que le sommeil ne consiste pas seulement en la suspension de l'activité supraliminale; la conscience subliminale s'éveille et agit, quelquefois avec une merveilleuse puissance. Nous vivons dans deux mondes : le sommeil est le moyen employé par la nature pour nous permettre de nous retremper dans le monde spirituel.

Le chapitre V a trait à l'Hypnotisme. Myers définit la suggestion comme un appel au moi subliminal; on peut facilement en conclure que les pratiques hypnotiques sont, en somme, une aide puissante pour l'amélioration et l'élévation de l'individu. Bien des manifestations subliminales sont l'indice de désagréments et de maladies : l'hypnose, en provoquant ces manifestations ou en les utilisant, rétablit l'équilibre et l'harmonie. D'autre part, il semble prouvé que le moi subliminal est l'élément le plus important, le plus profond et le plus permanent : de là des possibilités merveilleuses par l'expérimentation.

Avec le chapitre VI, nous passons à l'automatisme des sens. Toute action subliminale peut être appelée *automatisme* et considérée comme un message que le moi subliminal envoie au moi supraliminal. Dans ce chapitre, Myers revient à l'hypnotisme; il nous entretient des hallucinations de tout genre, notamment de la cristallomancie. Il termine en conseillant de continuer les expériences : 1° essayer de se communiquer à distance; 2° joindre la suggestion hypnotique à la volonté; 3° obtenir des vivants la promesse qu'ils essayeront de se communiquer après leur mort.

Après les fantômes des vivants, les fantômes des morts. Notons que le troisième genre d'expériences recommandées par Myers dans son dernier chapitre, et qu'on ne saurait trop multiplier, a été déjà tenté plusieurs fois : d'une façon plus ou moins complète, la promesse a pu être tenue. Nous n'étonnerons personne en disant que ce chapitre VII est certainement le plus intéressant de l'ouvrage. Jamais pareil faisceau de preuves n'a été présenté avec tant d'ingéniosité.

Le chapitre suivant, sur les automatismes du mouvement est aussi de nature à intéresser vivement nos lecteurs; ils apprendront à s'y défier de certaines explications par trop simples de phénomènes bien connus.

Le nombre des faits où il devient nécessaire d'admettre l'action d'un esprit désincarné est du reste assez grand. Mais comment se produit cette action? C'est ce que l'auteur explique dans le chapitre IX intitulé : *Transe, Possession et Extase*.

Dans son Epilogue, Myers note le pessimisme du siècle. Il compare notre époque à celle qui précéda l'aurore du christianisme, et il nous prédit des temps nouveaux. La Science et la Religion s'uniront. De même que nos intelligences incarnées veulent des preuves et ne peuvent plus se contenter de la Foi, ne peut-on supposer que les désincarnés sont eux-mêmes de plus en plus anxieux de nous donner ces preuves? Mais il faut que nous allions au-devant de ces preuves dans une disposition d'esprit vraiment religieuse, que nous déployions de l'enthousiasme dans cette coopération au grand œuvre. Nous entrevoyons pour les âmes une évolution sans fin; et pour soutenir les courages, nous avons la communion avec les désincarnés. Toujours plus de Vie; et dans chaque vie plus de Sagesse, d'Amour et de Joie.

Cette conclusion nous montre quel admirable spiritualiste fut Myers. Quoi qu'il ne fût pas « spirite », il était de cœur avec nous. Ne suffit-il pas, pour se réclamer de nos doctrines, de croire à la vie spirituelle et aux communications entre les vivants et les morts? De ce que sa conception de Dieu fut plutôt orientale, de ce qu'il crut à une Âme du Monde plutôt qu'à un Dieu personnel, et de ce qu'il n'admit pas volontiers la réincarnation, irons-nous lui refuser le nom de frère en croyance? Myers était aimé et haute-

ment respecté des spirites anglais : il fut lié avec Stainton Moses et d'autres notabilités de la presse et de la littérature spirites. Il suffit, du reste, de lire quelques pages de lui pour être conquis. Nous espérons donc vivement que l'ouvrage magistral de Frédéric Myers trouvera en France l'accueil qu'il mérite.

A travers l'Invisible, par M. de KOMAR (1)

Tandis qu'à l'étranger la plupart des journaux spiritualistes réservent à des récits, ou à des nouvelles, destinées à l'enfance quelques-unes de leurs colonnes, et qu'il existe même, en Amérique, des établissements d'instruction uniquement spirites, il est remarquable combien peu a été fait en France pour les enfants jusqu'à ce jour. C'est cette lacune que ce petit livre de contes vient combler aujourd'hui.

Il est toujours difficile d'écrire pour les enfants : il faut des dons particuliers très rares, un sentiment tout spécial de la mobilité de leurs impressions, de la vivacité et de la délicatesse de leur imagination ; et jusqu'ici, seules, quelques femmes ont véritablement excellé dans ce genre de littérature. Mais la difficulté redouble quand on se propose d'inculquer au jeune âge les notions encore si discutées du spiritisme.

C'est que, si cette science — cette doctrine, si l'on préfère, — peut présenter à l'être humain arrivé au déclin de la vie de grands motifs de consolation et d'espoir — en le rapprochant de ses chers disparus, et en lui ouvrant sur l'avenir des aperçus qui lui font oublier les amertumes et les déceptions du présent — il n'en est pas de même pour les enfants. Pour eux la vie est dans le charme de son printemps, pas de morts à regretter, pas d'amères trahisons, pas d'avenir incertain et sombre.

Pour eux le présent seul existe, ils vivent dans un rêve bleu, ils croient aisément, ils aiment facilement. Gardons-nous de troubler ces jeunes âmes par une science décevante, parfois.

Mais il existait un péril bien plus grand encore que celui de révéler trop tôt à de jeunes imaginations les secrets douloureux de la vie, je veux parler du danger de développer des médiumnités précoces. A cet âge tendre, où l'esprit est prompt, où la chair est faible, l'enfant est une proie facile pour l'inconnu, d'autant plus facile qu'on le séduit aisément par la flatterie, qu'il se familiarise rapidement et qu'il tourne naturellement en jeu les choses les plus redoutables. Livrer ce petit être si désarmé aux forces invisibles que nous connaissons si mal, c'est l'exposer à bref délai au déséquilibre mental, à l'hystérie mystérieuse, à la perte de sa santé et de son intelli-

(1) Librairie Leymarie, 1 vol. 126 pages, 2 francs.

gence. C'est assumer une effroyable responsabilité. Que l'on se rappelle ce qu'est devenu le fils de Kate Fox, ce bébé précoce qui donnait des communications écrites, sur les genoux de sa nourrice.

M. de Komar a su éviter avec beaucoup de tact ces divers écueils. A plusieurs reprises l'auteur insiste fort justement sur la nécessité de détourner les enfants du désir de se livrer aux expériences spirites. D'une plume légère il conte, en passant, une seule séance de table et de gracieux apports de fleurs. Rien qui puisse effrayer ou surexciter les imaginations enfantines. Par le fait tout ce petit ouvrage est consacré à ouvrir les jeunes esprits aux idées élevées de la morale spirite. Dieu, l'immortalité de l'âme, la notion de l'éternelle justice, celle des devoirs que chaque âge comporte, l'explication des inégalités, de la souffrance et des peines, tels sont les sujets qui sont le plus longuement développés. Et tout cela est fait d'une plume aimable, enjouée, avec la nuance de gravité nécessaire, sans pédanterie, sans monotonie, en sachant toujours varier et intéresser. Aussi souhaitons-nous à ce petit livre auprès de ses petits lecteurs, le succès que mérite une idée heureuse, nouvelle, et traitée dans un style toujours facile et souvent agréable.

G. B.

Le coup d'Etat serbe prédit par une somnambule

Nous lisons dans le *Rappel* du 14 juin dernier :

Londres, 12 juin

Les journaux relatent l'incident suivant, à l'occasion de l'assassinat des souverains serbes :

M. Stead, directeur de la *Review of Reviews*, assistait, il y a un mois environ en compagnie de M. Mijatovich, ministre de Serbie à Londres, à une réunion à laquelle étaient présentes trois dames auxquelles on attribuait le don de seconde vue.

M. Stead, interviewé hier par plusieurs journalistes, a raconté qu'un objet ayant appartenu aux souverains assassinés hier, lettre ou bijou, il ne se souvient plus exactement, fut remis à l'une de ces dames, pendant son sommeil hypnotique.

Cette personne fut soudain prise d'une agitation extrême et s'écria :

« Je vois dans le palais royal un roi et une reine, je vois des hommes qui vont commettre des crimes. Ils assassinent le roi. La pauvre reine à genoux devant lui, l'implorant de la sauver, il ne le peut pas. Et la reine ! je ne puis dire ce qui lui arrive ! Je crois qu'elle est tuée. Il règne une grande confusion. »

A ce moment, ajoute M. Stead qui affirme l'authenticité de son récit, la voyante devint si agitée qu'on dut interrompre la séance.

Le Gérant : P. LEYMARIE